

Le Comité Central du Premier Congrès Eucharistique National Canadien à QUÉBEC 23-26 juin 1938

PATRON



S.E.M. LE CARD. J.-M.-R. VILLENEUVE,
S.M.I.,
ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC

PRÉSIDENT



S. EXC. MGR OMER PLANTE,
AUXILIAIRE DE QUÉBEC

1^{ER} VICE-PRÉS.



MGR J.-E. LAFLAMME, P.A.,
CURÉ DE N.-D. DE QUÉ.

2^E VICE-PRÉS



LE R.P. P. GALLERY, C.S.S.R.,
RECTEUR DE ST-PATRICE

SECRÉTAIRE



LE R.P. R. ST-CYR, S.S.S.

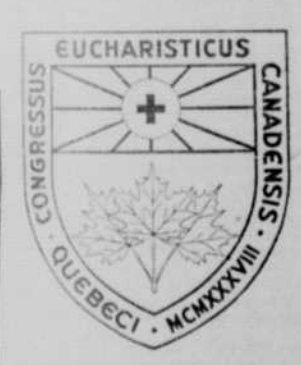
SECRÉTAIRE



LE R.P. W. MURPHY,
C.S.S.R.

PRÉSIDENTS DES SOUS-COMITÉS du CONGRÈS



EUCCHARISTICUS
CANADENSIS
CONGRESSUS
QUEBECI
MCMXXXVIII

PUBLICITÉ



LE R.P. H. SANTE-MARIE, S.S.S.

FINANCES



M. LE CHAN. VICT. ROCHETTE

RÉCEPTION



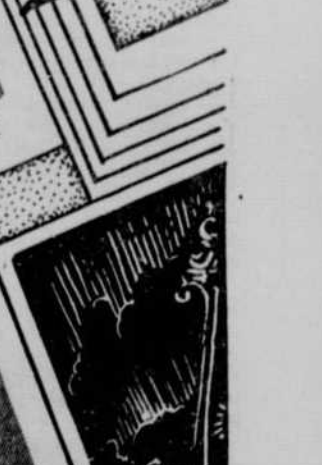
M. L'ABBÉ AD. TURMEL

ÉTUDES



M. L'ABBÉ FERD. VANDRY

CHANT



M. LE CHAN. J.-R. PELLETIER

COMM. DU REPOSOIR



MGR FRs PELLETIER, P.A.

CÉRÉMONIES GÉNÉRALES



M. LE CHAN. ART. ROBERT

PROCESSION



M. L'ABBÉ A.-A. GODBOUT

DÉMONSTRATIONS



M. L'ABBÉ ART. GAUTHIER

LE PROTECTEUR DES ENFANTS DU NORD

Cent trois caribous

Jamais saint Joseph ne trompa la prière de ses enfants du Nord. Il se fit leur providence. Il apporta sans cesse le nécessaire, et souvent un peu de superflu. Il lui arriva de se cacher, comme pour laisser mieux voir que tout était humainement perdu; mais il reparut toujours, à l'heure critique, ne reculant même pas devant le miracle, s'il fallait le miracle.

N'est-ce pas un miracle permanent déjà que, de tous nos missionnaires, de nos religieuses et de nos orphelins, nul ne soit mort de faim, en ces trois-quarts de siècle?

Qu'il soit donc béni, le grand Travailleur invisible de nos missions glaciales!

L'une des dernières interventions merveilleuses du saint Pourvoyeur sauva d'une famine imminente l'orphelinat Saint-Joseph, au fort Résolution, au Grand Lac des Esclaves. Elle date du mois de mars 1917. La pêche d'automne avait été insuffisante, et la chasse à l'original, sur laquelle on compte toujours un peu pour "combler les vides", avait fait entièrement défaut, tout l'hiver.

Aux caribous (rennes), il ne fallait pas songer. Leurs troupeaux ne fréquentaient plus, depuis des années, ces parages du Grand Lac. De plus, c'était l'époque de leur retour à la mer Glaciale. Des sauvages arrivés de l'est du lac, à 500 kilomètres du fort, avaient dit que les bois favorisés des rennes pour leur hivernement étaient désertés.

La pêche sous la glace n'avait jamais été si misérable.

Les réserves achevaient de s'épuiser. Cent orphelins, dix Soeurs et autant de Pères et Frères ressentait les premiers tiraillements de la faim.

Un soir, le Père Duport, supérieur de la mission, n'en pouvant plus d'inquiétude, alla au réfectoire, où il trouva les enfants attablés avec de petits morceaux rôtis des derniers poissons. Prenant l'air mécontent, il dit :

— Mes enfants, si nous sommes dans la misère, ce n'est pas la faute de nos Frères : ils ont tout essayé; ni de vos bonnes Soeurs : elles ont tout sacrifié pour vous. C'est votre faute, à vous !

Plusieurs crurent qu'on leur reprochait de trop manger et se mirent à sangloter.

— Ce n'est pas cela, reprit le Père supérieur. Si je suis fâché, très fâché, c'est que vous ne priez pas saint Joseph avec assez de ferveur. Voilà ce que je veux dire.

Sur cette explication, tous les petits se lèvent et promettent de prier "de toutes leurs forces".

La Soeur supérieure, mise en demeure de fixer le nombre des caribous, répond qu'il en faut cent, pas un de moins.

— Eh bien, mes enfants, à genoux !

Une nouvelle neuvaine commence séance tenante, pour sommer saint Joseph de procurer les cent caribous. Le surlendemain, c'était la fin des vivres.

Le Père Duport fit venir les deux chasseurs engagés de la mission :

— Attendez tout de suite vos chiens, et partez.

Les sauvages haussèrent les épaules :

— Mais tu sais bien comme nous, Père, qu'il n'y a rien, plus rien. C'est impossible.

— Partez, vous dis-je. Allez nous tuer cent caribous, pas un de moins. Saint Joseph nous les doit, puisqu'il nous les faut et que nous les lui demandons. Il vous les enverra.

Tout à fait certains qu'ils allaient à un échec, mais payés pour cela, les deux hommes partirent.

Ils n'avaient pas marché dix jours, courte distance pour nos pays, qu'une armée innombrable de rennes débouchait sur le lac, devant eux, et venant de l'est, contre toutes les lois suivies, de mémoire d'Indien, par ces animaux nomades.

Abasourdis de voir si subitement, et en ces lieux, plus de caribous qu'ils n'en avaient jamais rencontrés à la fois, les chasseurs se recépèrent, se mirent en position, et procédèrent à l'exécution de la bande qui détaile sur le flanc. Un renne tombait, et deux parfois, à chaque balle de leurs puissantes carabines. Le troupeau dispersé, les Indiens s'en furent compter les morts. Il y en avait cent trois.

C'était au moment même où les Soeurs et leurs orphelins, réunis à la chapelle pour la neuvaine, suppliaient saint Joseph, "dans une prière à fendre l'âme", de donner vite les cent caribous, pas un de moins.

Le Père Duport, qui nous rendit compte lui-même de ce "haut fait" du cher saint du Mackenzie, finissait par cet avis, auquel c'est notre bonheur de nous conformer toujours :

"Si vous avez quelquefois un petit mot à adresser à vos auditeurs sur la puissance et la bonté de saint Joseph, n'oubliez pas de nous citer en exemple, car je suis persuadé, et ce n'est pas d'aujourd'hui, que c'est lui qui nous soutient et nous fournit largement tout ce qui est

CONTE DE FÉES

Il était autrefois, dans un bois somptueux, Tout peuplé de nids doux et d'oiseaux merveilleux, Une mignonne fée au nom charmant d'Airelle, Qui mirait aux ruisseaux son image très belle : Sa prunelle d'azur et ses longs cheveux d'or, Sa robe d'émeraude, incroyable trésor Que la lune éclairait de façon très mutine; En jouant ses rayons sur sa taille enfantine; Tandis qu'au firmament lointain, mystérieux, Montait la grande pair du soir silencieux. Sa lèvre était vermeille, et ses fines dents blanches Souriaient chaque jour aux timides pervenches. Dans les sentiers touffus, elle aimait s'égarer; Et quand le papillon qu'elle eut voulu garder, D'un vol capricieux, retournait aux feuillages, Airelle recherchait la fraîcheur des ombrages, Où la brise d'été balançait les rameaux D'un murmure enchanteur jusqu'au fond des berceaux.

Un jour qu'elle était sise au bord d'une fontaine, Contemplant les splendeurs de son vaste domaine, Une apparition la fit pâlir soudain... Là se tenait debout près d'un pied de jasmin Une hideuse fée au ténébreux visage, Dont le menton fourchu, semé d'un fin plumage, Lui donnait l'air d'un bouc agressif et tétu. Qui par monts et par vaux, aurait fort combattu. L'ensemble était railleur et stupéfiant même. Et la moqueuse Airelle en un dégoût extrême, Tirant le pas de cour, lui dit étourdiment : "Passez, vieux laideron ! Vous êtes mon tourment".

Or, voici qu'il advint une chose tragique. Brandissant dans les airs sa baguette magique, La fée interpella d'une sinistre voix Celle dont maintenant blémait le minois... Mais il était trop tard ! Déjà, la pauvre Airelle Se sentait transformée en pierre de margelle, En insensible pierre au contact dur et froid, Qu'on trouve au bord du puits sur lequel on s'assoit.

Où sont les sveltes fleurs aux teintes empourprées, Et les paisibles lacs sous leurs ondes moirées ? Où s'est enfui le rêve et l'ardeur, et l'espoir, Et les parfums mourants qui montaient dans le soir ? Hélas ! tout a sombré sous le cinglant outrage Dont la rieuse enfant dut payer le langage.

Et vous tous, chers petits, qui m'écoutez pensifs, Ne vous moquez jamais des êtres répulsifs : Soyez sages et bons, et votre âme enfantine Gardera la fraîcheur de la fleur d'églantine.

Québec.

Véronique ARNEUIL.



Les Oiseaux du Paradis

Dédié à Olive

de Feuille d'Erable

EN CLASSE

Le maître. — Comment déterminez-vous l'approche de l'hiver ?

L'élève. — M'sieu, il commence à faire tard beaucoup plus tôt.

REPONSE DE LILI

Lili a entendu prononcer quelquefois l'expression : "Être sérieux comme un Pape". Dans son livre de lecture, elle trouve le mot Pape.

— Qu'est-ce que le Pape ? demande l'institutrice.

Et Lili sans hésiter :

— Le Pape, c'est un monsieur qui ne rit jamais.

nécessaire à notre subsistance, dans ce vaste désert glacé. Nous l'avons prié souvent dans nos différentes entreprises; et, à sa gloire, je dois dire que nous avons toujours été exaucés."

R. P. DUCHAUSSOIS,
("Aux glaces polaires.")

Soir d'hiver

C'est l'hiver ! Une neige blanche et pure a tombé toute la journée... un vent froid du nord-est venu faire un pli à son beau manteau d'hermine, mais le calme est revenu avec le soir et la paix la plus profonde, la sérénité la plus absolue, s'étendent sur ma blanche campagne pour endormir tous les bruits du jour.

La lune, cette majestueuse "dame de nuit", apparaît souverainement dans la voute céleste et s'avance lentement vers le zénith. Les étoiles scintillent au firmament bleu et joignent leurs rayons argentés à ceux de leur reine pour éclairer la nuit et faire briller la neige comme des diamants.

Au loin, quelques sapins, isolés et perdus au milieu de vastes champs tout blancs, dressent fièrement leur tête altière. Leurs longs rameaux ployent sous le fardeau de la neige fraîche de nos campagnes ! La sonnerie des grelots d'une voiture se fait entendre pour bercer les solitudes. Elle s'éloigne, et le calme revient encore : c'est toujours le calme agréable et profond d'une belle nuit d'hiver.

Un point brillant attire le regard. C'est la flèche d'un clocher qui se découpe dans le ciel. Au milieu du repos du soir, une petite flamme vacille, une lampe veille au sanctuaire de la chère église. Elle est là, la petite lampe béne pour recueillir nos pensées, nos prières et les porter à Jésus, notre divin Maître. Du fond de son tabernacle, Jésus sourit à la paix des petits berceaux et à la joie pure et sainte des âmes qui se confient à Lui.

Devant ce paysage enchanteur, devant ce tableau magnifique d'un beau soir d'hiver, qu'il est doux à l'âme de louer Dieu dans ses oeuvres sublimes et de rêver d'un bonheur éternel et sans mélange, rempli de paix, de calme et de sérénité.

Aurore PRINTANIERE

Un soir de février, 1938.

Correspondance

AURORE PRINTANIERE. — Je vous remercie sincèrement, ma nouvelle nièce pour votre lettre si remplie d'affection, de bienveillance et de délicatesse. C'est avec joie que je vous accueille à notre Page. Puisqu'elle vous plaît tant, je ne puis que souhaiter vous y voir revenir souvent. Votre pseudo traduit bien votre caractère. Vous aimez la nature, les paysages, la poésie. Alors nous sommes sœurs par l'âme. N'en doutez pas. Votre envoi intitulé : "Soir d'hiver" sera très probablement publié comme vous le désirez. Croyez, ma chère nièce, à l'expression de ma bien vive affection.

LOULOU. — Vous êtes bien gentille de venir voir GRANDE AMIE. En témoignant ainsi votre confiance amitié. On appréciera, j'en suis sûre, votre apparition à la Page, ma chère nièce, puisque vous y êtes déjà venue sous le pseudo de MINET BLANC. Je dis à LOUISE, TE que vous attendez de ses nouvelles depuis longtemps et que vous espérez en recevoir bientôt. Un affectueux bonjour.

MONT-JOLIENNE. — J'ai lu avec intérêt votre bonne lettre, ma chère nièce. Les arts (dessin et musique) sont vos passe-temps favoris. J'en suis heureuse pour vous. Ils procurent de si nobles joies quand ils sont bien orientés. La cousine avec qui vous désirez correspondre a, si je me rappelle bien, au moins 5 ou 6 ans de plus que vous. Si vous en désirez une de votre âge environ, je pourrais vous en suggérer une autre. Pour votre seconde question, j'émets à Chandler. Votre bonjour à toutes les cousines. Une amicale pensée de

TOURBILLON. — Bonjour TOURBILLON ! Vous m'arrivez alors qu'il fait, à Québec, un grand vent. J'en souris toute seule, car je vous avais dit dans un de mes derniers courriers : "Au prochain coup de vent !" C'est bien cela. Je vous immobilise à mes côtés et je réponds à vos questions. Non, je ne suis pas superstitieuse, et je voudrais vous rassurer à ce sujet. Il y a des gens qui croient que lorsqu'un oiseau pénètre du dehors dans la maison, c'est signe de mort. Cela a pu arriver quelquefois, mais par pur hasard. Songez à toutes les personnes qui meurent sans qu'aucun oiseau ne soit jamais entré ! Il n'arrive, ma chère nièce, que ce que le Bon Dieu permet. Alors vous ne serez plus terrifiée maintenant, même si vous rencontrez un chat noir... Votre plus gracieux souvenir à JUANITA, tandis que vous tendez la main à TITE LOUISE. Vous aimeriez correspondre avec ETOILE DU MATIN et, si elle consent, vous écririez la première. Quant à mon portrait, hum ! ce sera pour une autre fois. Un bonjour très affectueux.

TITE-LOUISE. — Quel plaisir d'ignorer que votre grande soeur était la présidente de votre section. Alors vous êtes bien gardée, mon petit lutin... Tout ce que vous m'avez dit sur vos goûts et vos occupations m'a bien intéressé. Il me semble que je vous connais mieux maintenant, et je ne suis pas déçu, vous savez. Je dis à TOURBILLON que vous aimeriez correspondre avec elle, à condition qu'elle veuille bien commencer la première. Votre bonjour à BLOTTINE, COUSIN LUC, COUSIN MICHEL, JUANITA et JOLIE COUTURIERE. Une affectueuse pensée.

MARY-LOU. — Les yeux de GRANDE AMIE baignent encore dans l'azur avec ce même papier qui suit l'autre. Vous avez aussi un bien bon petit cœur, ma chère nièce, et votre amitié si fidèle me touche beaucoup. J'ai reçu votre dessin mais je ne suis pas sûre de pouvoir le faire reproduire, parce qu'il n'offre pas de contrastes. Si vous eussiez fait le bérêt tout noir c'eût été préférable. Vos amitiés à CAROLINA, CRISTAL, COEUR DE ROSE, TOURBILLON. Sourires à toutes vos sœurs jécistes. Croyez toujours à ma sincère affection.

MARIONNETTE. — Sous un pseudo léger, MARIONNETTE cache un cœur bien profond. C'est ce que me révèle votre bonne et affectueuse lettre, ma chère. Vous aussi, vous faites partie du jécisme, et je vous en félicite. Ma santé est bonne, je vous remercie, et mes nièces ne me donnent pas de misère. Je les trouve très gentilles et remplies de bienveillance à mon égard. Je présente vos amitiés à BRUNETTE AUX YEUX BLEUS, GAIE HIRONDELLE et CRISTAL. Votre bonjour affectueux à JUANITA et MARY-LOU. Je dis à CAMPAGNARDE de vous excuser si vous ne lui avez pas encore écrit. C'est le temps qui vous manque. Affectueuses amitiés de GRANDE AMIE.

MIMI. — Je suis très heureuse de vous introduire à la Page, ma chère petite MIMI. Je ne retrace, dans mon carnet, aucune autre nièce ayant actuellement ce pseudonyme. Vous pouvez donc le conserver sans crainte. Vous êtes une nouvelle venue, et je vous aime déjà. Alors soyez confiante, ma mignonne. Un beau bonjour

EPINE-VINETTE. — Que deveniez-vous, chère enfant ? Très occupée je suppose. Heureusement les petites branches d'EPINE-VINETTE me tendent, aujourd'hui, leurs rameaux et me promettent, pour le prochain printemps, de jolies feuilles rondes et vertes. Alors, hâtez-vous de pousser; j'aime tant tout ce qui est verture. Vos meilleures amitiés à ARIETTE JOCISTE, ETOILE DU MATIN, JOCISTE QUÉBÉCOISE, MARY-LOU et TITE-LOUISE. Vos remerciements à MITSU ainsi qu'à toutes celles qui vont ont présenté leurs félicitations pour votre article "Rêverie". Votre joli dessin sera publié. Amical au revoir.

GRANDE AMIE.



LOCARD

et le faux
monnayeur

Il y a bon nombre d'années que la police de Paris eut la désagréable surprise d'apprendre que de nombreuses pièces de fausse monnaie circulaient dans la capitale et sa banlieue. Elles étaient faites de plomb et d'un alliage très habilement mélangé qui leur donnait un grand air d'authenticité. C'est une affaire très grave, car il n'y a rien de plus désastreux pour une nation, après l'empoisonnement de ses eaux, que de contrefaire sa monnaie.

Les meilleurs policiers parisiens furent chargés de l'enquête et leurs soupçons se portèrent sur un nommé Joseph Holle qui avait été déjà mêlé à des affaires semblables. On pensait qu'il se livrait à ce travail dans un hangar attenant à sa maison. On le fit une nuit et les policiers y firent irruption tout à coup. Ils se livrèrent à des recherches minutieuses mais ne découvrirent rien de compromettant. L'interrogatoire "Troisième degré", comme il est quelquefois pratiqué en Amérique était devenu alors en France, mais ce fut cependant à des questions innombrables que Holle eut à répondre. A un certain moment, cet accusé, brutalement d'être un faux monnayeur. "Mais, mes amis, protesta-t-il, en souriant, je n'ai absolument rien à me reprocher. Je suis innocent comme l'enfant qui vient de naître!" Les policiers insistèrent quand même. Il leur montra les signes de dévotion. "Si ce que vous dites était vrai, je serais riche, je vivrais dans l'opulence. Mais qu'avez-vous devant les yeux? Un pauvre homme, si pauvre qu'il ne peut pas se vêtir convenablement. Regardez bien mes malheureux habits, et vous conclurez que vous êtes dans l'erreur!"

Il était en effet habillé pauvrement, ses vêtements ne se contentaient pas d'être usés et chiffonnés, mais ils étaient couverts de poussière. On ne pouvait pas le nier. Mais malgré cela, les détectives avaient encore l'impression que l'homme qu'ils avaient devant eux était bien un faux monnayeur.

Les détectives insistèrent, mais ne se découragèrent pas. Mais comment pouvaient-ils trouver une preuve de la culpabilité de Holle? En le regardant ils commencèrent à se demander pourquoi il avait parlé de ses vilains vêtements. Cette remarque qui paraissait être faite par hasard pouvait bien être le début d'une piste.

Ils pensèrent au professeur Reisa, une grande autorité en matière de criminologie, et qui avait résolu le mystère d'un crime commis au Havre en découvrant une tache de suif d'une chandelle sur le plancher de la chambre de la victime. Leurs pensées alors se tournèrent tout naturellement vers le docteur Lamond-Loard, qui les avait déjà aidés dans des cas identiques. Ils décidèrent donc d'appeler la science à leur secours.

Le docteur travaillait dans son laboratoire quand ils lui rendirent visite, mais il abandonna ses tubes et ses microscopes et écouta attentivement le récit qu'ils lui firent de cette affaire. Il réfléchit quelque temps, puis relevant les yeux, il dit: "Arrêtez cet homme sous n'importe quel prétexte. J'aimerais à faire une petite expérience."

Le jour même, Joseph Holle fut mené en prison. Il protesta avec véhémence, disant qu'on n'avait pas le droit de le priver de sa liberté. On lui répondit tranquillement qu'il était accusé de vagabondage. Ce qui le fit rire aux nez des policiers. (Mais rira bien qui rira le dernier!)

Quand il fut installé dans une cellule, on lui retira ses vieux vêtements, et un complet tout neuf lui fut offert de la part du gouvernement français! Il fut stupéfait de cette générosité inattendue. Il dit que, vraiment, c'était la première fois qu'on lui donnait quelque chose pour rien. Les détectives répondirent en souriant qu'avant peu il recevrait encore autre chose qu'il n'aurait pas demandé.

Les vieux vêtements ne furent pas jetés à la poubelle. Loin de là! Ils furent emballés soigneusement et apportés au laboratoire du docteur Loard. Il les plaça dans un sac à l'abri de la poussière et les fit battre par une machine de son invention. De notre temps, on emploierait un vacuum-cleaner.

On fit un tas de la poussière, et on l'examina au microscope. En développant les négatifs on put distinctement

Roman historique

par Walter Scott

IVANHOE



No. 32.—LE BUTIN DU VAINQUEUR.

Dehors le terrain du tournoi, les armuriers s'étaient installés avec leur chaufferies et pendant toute la nuit on pouvait les entendre marteler des armures et des armes qui devaient être prêts pour le combat le lendemain.

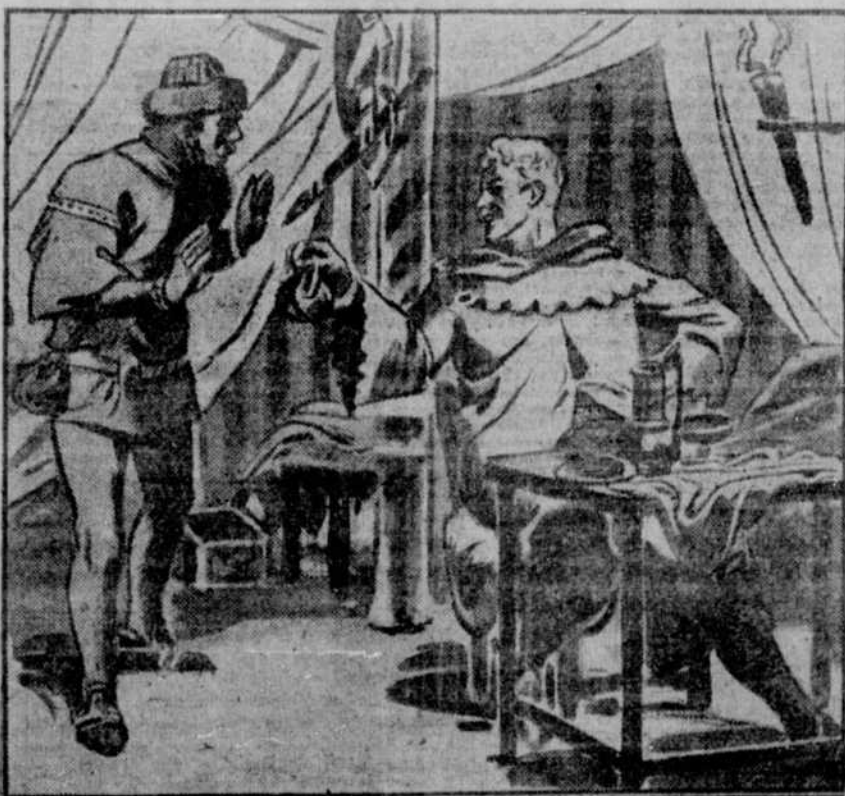
Plusieurs écuyers et pages présentèrent, par curiosité, leur service au chevalier Dëshérîté, mais il les remercia de leurs offres de service et les renvoya en disant qu'il n'avait besoin que de son écuyer. Celui-ci n'était qu'une espèce de yeoman vêtu d'un surcot de fourrure et semblait aussi jaloux que son maître de garder l'incognito.

Le chevalier avait à peine fini son repas frugal que cinq écuyers, emportant les armures et amenant les chevaux de leurs maîtres se présentèrent à l'entrée de sa tente. L'un d'eux s'avança et lui dit:

"Conformément aux lois de la chevalerie, ces chevaux et ces armures sont à vous, Sire chevalier Dëshérîté, comme le vainqueur du combat qui vient d'avoir lieu, mais nous laissons à votre générosité de les garder ou d'en fixer la rançon."

Le chevalier accepta la rançon des quatre écuyers en disant: "Car il n'y a de plus dignes chevaliers que vos maîtres pour porter ces armures. Mais toi, dis à ton maître, continua-t-il en s'adressant à l'écuyer du chevalier Brian de Bois-Guilbert, que je veux de lui, ni cheval, ni armure, ni rançon. Il m'a lui-même défié au combat à mort, et ce combat est encore indécis".

Puis, le chevalier présenta une petite somme d'argent à chaque écuyer, après quoi ils se retirèrent en le remerciant.



voir des traces de nickel et d'un alliage. Puis le savant fit une analyse chimique de cette poussière qui révéla des traces de métal, et précisément du métal qui avait été employé dans la fabrication des pièces de fausse monnaie. La preuve était écrasante, et entre temps, on put s'assurer que Holle avait passé quelques-unes de ses pièces chez des commerçants qui n'avaient pas soupçonné la fraude. Mais c'est l'épreuve scientifique qui rendit possibles le jugement et la condamnation du trop habile faussaire.

No. 31.—UN REFUS.

A ces mots, Cédric prit la couronne et la mit sur la tête de lady Rowena. Comme le prince affectait de ne pas comprendre le saxon, les paroles de Cédric furent traduites en français.

"Eien! dit le prince Jean, mais vous, Sire chevalier Dëshérîté, vous prendrez par à notre festin, l'espère?"

D'une voix à peine intelligible, le chevalier pria le prince de l'excuser ayant besoin de repos pour le combat qui devait avoir lieu le lendemain.

"Même si nous sommes peu habitués à de pareils refus, répliqua le prince d'un air de hauteur, nous tâcherons de rendre notre festin le moins triste que possible".

Puis, en tournant son cheval pour quitter la place, le regard du prince tomba sur le yeoman qui lui avait défilé à son arrivée.

"Qu'on veille sur ce drôle, qu'il ne s'enfuit pas", dit-il.

En souriant et avec le même sang-froid qu'il avait déjà montré, le yeoman dit: "Je n'ai besoin de quitter Ashby qu'après-demain soir".

Le prince Jean se tourna vers sa suite et dit: "Nous verrons plus tard si l'adresse de ce drôle peut servir d'excuse à son insolence".

Puis, le prince quitta le terrain du tournoi, ce qui était le signe de départ.

Pour se soustraire aux regards de la foule, le chevalier Dëshérîté s'était vite retiré dans une tente que les maréchaux du tournoi lui avaient offert pour passer la nuit.



No. 33.—ISAAC EST INQUIET.

"Et maintenant, Gurth, dit le chevalier Dëshérîté à son écuyer, qui n'était que le porcher de Cédric, apporte ce sac d'or au Juif Isaac d'York et paye lui ce qu'il demande".

"Jamais de la vie! répondit Gurth, seulement un imbécille donne à un Juif plus que la moitié de ce qu'il demande".

"Songe pourtant que je veux qu'il soit content", dit le chevalier. Et alors Gurth prit la route d'Ashby pour aller trouver Isaac.

Chez un ami riche aux environs d'Ashby, Isaac d'York et sa fille Rebecca avaient trouvé abri. En proie à la plus grande désespérance, Isaac marchait de long en large dans une chambre richement meublée.

"Que les plaies d'Egypte attaquent le prince Jean, d'abord il me vole cinquante pièces d'or, puis il m'insulte, tandis que je suis obligé de faire de bonnes mines".

"... pourtant nous gagnons de l'argent chez les chrétiens, car ils sont à notre entière discrétion. Par exemple, ce tournoi d'aujourd'hui n'aurait pas eu notre secours".

"N'en parlez pas Rebecca, si on ne nous rend pas l'armure et le magnifique cheval de Kirjath Jairam, nous perdrons le profit d'une semaine. Mais le chevalier est un brave jeune homme, il ne trompera certainement pas Isaac d'York".

"Comptez sur lui, mon père, dit Rebecca, vous n'aurez pas à regretter d'avoir rémunéré les services qu'il vous a montrés".

(A SUIVRE)

L'influence des "SANS-DIEU" diminue en Russie

On donne, à Moscou, quelques détails sur le congrès de l'association des Sans-Dieu militants, qui s'est tenu dans la capitale, il y a quelques jours. Il y fut notamment déclaré que l'ancien vice-président Loukatchevski était un espion et un trotskyste, qu'il s'était efforcé de démontrer l'inutilité de l'association et qu'il avait chassé des cadres de celle-ci, des militants é-

prouvés pour les remplacer par des escrocs et des ennemis du peuple.

On précise en outre, que l'association compte actuellement deux millions de membres. Elle se vantait l'année dernière, d'en avoir plus de 5 millions.

Au cours du congrès, le président Jaroslavski a déploré l'affaiblissement de la propagande antireligieuse au cours des dernières années et a invité les autres organisations: Kosomols, Syndicats, presse, écoles, à coopérer sérieusement à cette tâche.



LES MONTAGNES ET LES FLEUVES

La température élevée qui régnait à la surface du globe empêchait encore toute manifestation de la vie. On ne trouve, en effet, aucune trace de fossiles dans les terrains primitifs.

Le continent eurasiatique n'était donc qu'un vaste désert quelque chose comme un sahara plus accidenté et dont le sable serait remplacé par un amas de bitumeux. Les plissements fréquents de l'écorce terrestre, les contractions produites par le froid extérieur, les volcans ouverts par la fournaise intérieure y avaient créé une multitude de vallées étroites, conservées par de hautes montagnes. L'aspect en était ainsi extrêmement varié et curieux. On peut s'en faire une idée en certaines régions de notre monde actuel, telles que le Massif central, la Cordillère des Andes, les Iles Kerguelen, où les cimes rocheuses ne donnent prise à aucune végétation.

Tout naturellement, la montagne donna naissance au fleuve. Le système fluvial était exactement ce qu'il est aujourd'hui, éternel échange entre les sources élevées et la condensation marine. Les eaux ne pouvant s'étendre sur le terrain inégal trouveraient les voies naturelles qui les conduisaient à la mer et comme elles étaient particulièrement abondantes, elles s'écoulaient en torrents rapides et impétueux, creusant au sein des vallées des lits larges et profonds.



LE PAYSAGE DES TEMPS PRIMITIFS

Nous pouvons maintenant d'après ce qui précède, essayer de reconstituer un paysage des temps primitifs. Le tableau que nous obtiendrions ne manquera pas de pittoresque, ni d'étrangeté, ni de couleur. Profitons d'une accalmie pour en fixer la vision.

Ici des falaises abruptes; là des plages en pente douce. La côte très découpée, défendue par de nombreux récifs, borde une mer grise secouée de clapots.

Mais le ciel surtout est à observer. Poussés des vents violents, des nuages s'y pressent, dont les masses noires se frangent d'une auréole sanglante. Le soleil est un immense disque allongé. Seul le centre brille d'un certain éclat. D'un diamètre double de notre astre actuel, ce noyau lumineux se dégrade sur les bords en teintes affaiblies aux tons changeants. Si nous avions à notre disposition un avion pour nous transporter par delà l'épaisse atmosphère, nous le verrions d'un beau bleu électrique. Mais ses rayons, tels qu'ils nous paraissent à travers la brume humide, illuminent le décor que nous avons sous les yeux d'une lueur blafarde, de tonalité rouge sombre. On se croirait au crépuscule d'un jour d'hiver en quelque coin perdu des roches bretonnes.

M. Patrice BUET.

Production de la maison G. MAZO,
33, Boulevard St-Martin, Paris.

Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections lumineuses.

Photographie de l'oeil

Il n'est en train de développer aux Etats-Unis un nouveau moyen d'identifier les repris de justice. Il consiste à photographier la rétine.

Au moyen d'un appareil spécial au fonctionnement assez délicat, on photographie l'oeil, qui présente des veines ramifiées et dont le dessin varie selon chaque individu.

Ce moyen d'identification complémentaire est devenu nécessaire, car les bandits font preuve d'une plus en plus grande habileté dans la façon de déjouer la police.

Certains sont parvenus à transformer complètement leurs empreintes digitales et même à les faire disparaître.

Les repris de justice vont peut-être essayer de transformer les dessins de leurs rétines, mais il y a de grandes chances pour qu'ils n'y réussissent pas du premier coup et pour qu'ils soient obligés de se crever les yeux pour être méconnaissables !

Pauvre éléphant

La carie dentaire n'est pas une maladie spéciale à la race humaine. Les animaux domestiques, surtout le chien et le cheval, en souffrent trop souvent. Elle n'épargne pas davantage les fauves des ménageries. Le kangourou et l'éléphant y sont particulièrement sujets. Et comme il n'y a pas d'autre remède que l'arrachement de la dent malade, on conçoit que l'opération présente quelque difficulté quand elle s'applique au pachyderme. Le cas s'est présenté récemment au Brésil. Le pensionnaire d'une ménagerie foraine souffrait d'une rage de dent qu'il convenait de soulager au plus vite, l'animal devenant intraitable. Les meilleurs dentistes de Rio-de-Janeiro déclinaient toute compétence : les plus fortes clefs de Garango se fussent brisées dans la tentative ! On eut recours à un procédé plus primitif. La molaire intéressée fut entourée d'un fil de platine lié à une double corde à laquelle s'attachèrent quinze hommes robustes. Il ne fallut pas moins de quatre tractions pour arracher la dent. La pauvre bête s'était docilement prêtée à l'entreprise. Agenouillée sur le sol, elle semblait avoir compris le but des préparatifs ; et elle ne poussa un cri de douleur qu'après la troisième traction.

La cellulite est une maladie à la mode ; sans doute l'infiltration des tissus sous-cutanés qu'elle désigne existait et faisait souffrir nos parents, mais ils l'appelaient congestion des tissus ou infiltration graisseuse.

La cellulite est une infiltration sous-cutanée, plus ou moins dense, plus ou moins douloureuse. Elle affecte parfois une allure inflammatoire comme une maladie aiguë du tissu qui devient chaud, rosé, blâlant, mais, le plus souvent, son allure est chronique et froide.

Les tissus sous-cutanés apparaissent épaissis, indurés, granuleux, retiennent dans leurs réseaux de l'eau de transsudation sanguine ou lymphatique, souvent le tissu conjonctif qui sépare le plan cutané du plan musculaire dégénère forme des grappes graisseuses mal irriguées dont on voit les lobules en pinçant l'épaisseur de la peau.

Le plan musculaire épais, dur, inégal, bloque la circulation, emprisonne les fines terminaisons nerveuses

superficielles. Le patient présente des douleurs de types très variables, des brûlures, des fourmillements, des engourdissements, des sensations de meurtrissure, jusqu'à la névralgie lancinante et véritable.

Le siège de la cellulite est rarement étendu à tout le corps; elle a des sièges de prédilection, les jambes et les cuisses où elle est aggravée par la station debout et la stase veineuse, et où elle complique souvent les maladies circulatoires des jambes. Les hanches, la paroi abdominale, la région para-vertébrale; les trapèzes, le cou et la nuque. La distribution de cette cellulite n'obéit pas au hasard, mais elle signe un tempérament particulier ou une lésion organique sous-jacente, ainsi les bourrelets au-dessus de la taille indiquent souvent un mauvais fonctionnement du foie, une infiltration douloureuse du bas ventre, un désordre ovarien ou pluvien; un épaississement des hanches ou des chevilles, une insuffisance hypophysaire ou une maladie veineuse.

La cellulite est souvent le signe de graves lésions. Le rôle du médecin consiste à dépister, au cours de l'observation, la lésion organique qui conditionne la cellulite.

Quelles sont les causes de ces troubles tissulaires ?

Ces déviations dans la structure des tissus et dans leurs échanges traduisent des déviations dans les fonctions organiques, complexes le plus souvent : insuffisance du foie, intoxication digestive, déséquilibre endocrinien. Elles accompagnent souvent les états rhumatismaux musculaires ou articulaires.

Le médecin, avec l'aide du malade, doit donc retrouver les causes premières dans ces déficiences des fonctions de la vie: erreurs alimentaires, faute d'hygiène de vie, infection génitale. Il faut aussi tenir compte des grandes imprégnations héréditaires, tuberculeuses, syphilitiques, arthritiques, qui créent le terrain propice, mais il ne suffit pas de drainer l'organisme et de rétablir l'hygiène générale du patient pour effacer la cellulite.

Comment guérir la cellulite ?

Il faut, en même temps que ce redressement organique, délivrer le malade de ses engorgements cellulaires par des traitements locaux, calmer le symptôme, exciter la circulation et provoquer la résorption de ces masses cellulaires.

L'hydrothérapie répond à ces indications, les bains tièdes, sédatifs, les douches locales, de force et de chaleur variables, permettent de travailler des régions précises et de jouer des réflexes décongestionnants et sédatifs.

Le massage de cellulite est un traitement adjuvant, presque toujours nécessaire; il a une technique spéciale, effleurage, pression vibrante sur les points douloureux, roulage et écrasage des nodosités. Il faut souvent l'associer à une gymnastique des muscles sous-jacents presque toujours atteints de myosite; celle-ci les réédifie, permet de mobiliser et de vider les plans profonds.

La gymnastique générale active la circulation et aide à l'élimination des déchets, et c'est dans cette voie qu'agissent aussi les bains de sudation et les bains de paraffine. Ils provoquent, par sudation, une élimination des toxines, et leur chaleur sédative fait céder la douleur et assouplit les tissus. Dans certaines régions très sensibles, il est bon d'apaiser les réactions douloureuses de la cellulite et des premiers massages par effluviations de haute fréquence ou des bains locaux d'infra-rouges.

Il importe que ces traitements soient organisés logiquement, et que leur progression suive la remise en état de la santé générale du patient.

La cellulite est une maladie profonde, récidivante, et il faut la traiter comme telle, mais la bonne volonté du médecin et du patient aura raison d'elle s'ils vont jusqu'aux racines profondes de ce trouble du métabolisme cellulaire.

A PROPOS DE

cheminées

La cheminée est un élément fort important, sinon essentiel, de la décoration d'un appartement. Et c'est si vrai que, dans nos installations les plus modernes, où le chauffage est distribué par des radiateurs, la cheminée a encore sa place, une place d'autant plus grande qu'elle est superflue, utilitairement parlant.

PRINCIPE FONDAMENTAL : la cheminée fait partie du cadre et non du mobilier. Vous me direz que c'est une La Palissade, mais ce sont justement ces vérités-là qu'il faut répéter souvent. Donc, c'est au style de la décoration murale que doit s'adapter la cheminée.

PREMIER EXEMPLE : celui d'une cheminée Restauration, très simple et très froide. On la garnira, avec la même simplicité, de deux urnes de l'époque et d'un plateau ancien, de la même époque, qui s'harmonisera avec le style de façon parfaite.

Le XVIII^e siècle avait plus de douceur et plus d'élégance, et ne craignait pas d'emprunter aux lignes courbes leur chaleur et leur grâce. Une pendule, de proportions légères, encadrée de flambeaux assortis, garnira parfaitement ce SECONDE EXEMPLE.

On trouve plus de sévérité dans le style Empire. Une cheminée de cette époque s'accommodera de deux

vases anciens garnis de plantes vertes. Pour motif central, un buste de marbre... ou une reproduction en plâtre patiné, dont l'image se reflétera dans une glace étroite encadrée d'ajou.

Dans un ensemble rustique, la cheminée de briques est charmante et attirante à souhait. Elle se garnit très sobrement de flambeaux de fer et d'un bibelot d'époque.

Et si votre cheminée est impossible, ou si elle s'accorde mal avec l'ensemble de votre installation, transformez-la en la coiffant de contreplaqué, selon le dernier modèle donné. Vous y ménagerez plusieurs niches où placer quelques livres familiers. Sur cette nouvelle cheminée, placez un beau valet qui se reflétera dans la glace faite de pouvoir se mirer dans l'eau, et, le soir, toutes lumières éteintes, vous regarderez danser les flammes, ou bien, tournant le dos au foyer, vous regarderez danser les ombres.

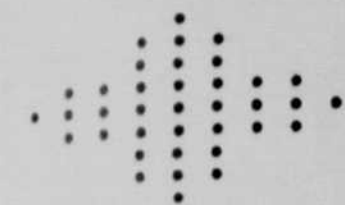


JEUX d'esprit



M
croisés
T
S
(63)

324.—MOTS EN CROIX GRECQUE



1. En soi.
2. Démonstratif.
3. Permet à l'homme d'espérer.
4. Instrument servant à mesurer le diamètre des armes à feu.
5. Etablissement d'instruction plus utile que la Faculté.
6. Se dit de certains tissus animaux.
7. D'un verbe gai.
8. Légumineuse.
9. Il y en a deux à chaque été.

327.—LES QUATRE LINGOTS D'OR.

Un voyageur possédant quatre petits lingots d'or pesant ensemble 15 grammes est arrivé dans un hôtel où il demeure quinze jours. Il a pu régler sa note qui se montait à un gramme d'or par jour, tous les jours, rien qu'avec ces quatre lingots. Quel était le poids de chacun?

328.—LOGOGRIPE

A mon aspect le plus hardi
[frissonne,
Déplace deux pieds, cher lecteur:
Riche attribut de la grandeur,
Les rois me portent sur le trône.

329.—MOTS EN PALLELO-GRAMME

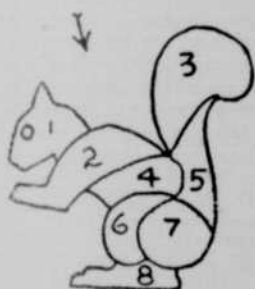


- Horizontalement: 1. Meuble souvent à double usage.
2. Maitresse femme.
3. Produit d'entretien pour un accessoire de l'habillement.
4. Fait de la fine sculpture.

Verticalement: 1. Au début d'un conte.

2. Adverbe de lieu.
3. On fait preuve de sévérité en la serrant.
- 4.—Produit animal dérivé d'un produit végétal.
5. Mer fermée.
6. Action de ramer.

Voici la solution du problème de l'ECUREUIL, proposé la semaine dernière.



7. Beaucoup cherchent à le cacher.
8. Fleuve d'Europe.
9. Peut être muet, ouvert ou fermé.

330.—CHARADE ORTOGRAPHIQUE

Chez les Grecs, autrefois, de nombreux spectateurs
Admiraient mon premier dans sa course rapide.
De mon second les attraits

[séducteurs
Touchant souvent une âme ou [la vertu réside,

Et pour lui, rarement, de ma [troisième part

Met-on en jeu le négatif usage.
Par mon dernier, toujours fait

[avec art,
L'être libre est réduit à l'escla-

[vage
Ou sur la terre, ou dans l'air, ou [dans l'eau,

Et mon entier: charmants petits [oiseaux,
Chanteurs recherchés pour leur [doux ramage.

331.—CITEZ-EN CINQ

1. Citez cinq rois de France morts de mort violente.
2. Citez cinq tragédies de Racine.
3. Citez cinq comédies de Corneille.
4. Citez cinq peintres hollandais.
5. Citez cinq empereurs du Japon.

332.—LE CHIEN.

Monsieur et madame parcourent une route, en allant dans le même sens. Madame a 8 milles d'avance sur monsieur et fait 4 milles

à l'heure. Monsieur fait 6 milles à l'heure.

Le ménage a un chien qui, au départ de monsieur, court jusqu'à ce qu'il ait rejoint madame à une vitesse de 15 milles à l'heure, puis, l'ayant rejointe, revient aussitôt vers monsieur, à la même allure, et continue ainsi à faire la navette jusqu'à ce que les deux époux se rencontrent.

Quelle distance a parcouru le chien?

333.—QUELQUES QUESTIONS

1.—Quand furent inventées les cartes à jouer et quel fut le premier jeu de cartes que l'on joua?

2.—D'où vient le mot "bretteur"?

3.—Qu'est-ce que le "binage"?

4.—Comment personifie-t-on la CONFUSION?

5.—Quelle différence y a-t-il entre une "guitare" et une "mandoline"?

6.—D'où vient principalement le CACAO?

SOLUTION

des problèmes proposés le 13 mars 1938

319.—CINEMA.

La lettre E reste chaque fois allumée 5 secondes. Un allumage complet, avec la seconde d'obscurité, dure 9 secondes. En 3 heures, il y aura 1 200 allumages complets. La lettre E sera allumée: 1 200 x 5 = 6 000 secondes, soit 100 minutes = 1 h. 40.

320.—CHARADE.

Pin — Son — Pinson.

321.—MOTS EN LOSANGE.

M
P A R
F E R A S
P E L A G E S
M A R A V E D I S
R A G E A I S
S E D I A
S I S
S

322.—PING-PONG

Jean a gagné 20 sets et Albert 12.

323.—MOTS EN CROIX LATINE

C E
A G
R E T A M E
O V A L E S
P I
U S
L A
T I
E S

324.—LES 4 PECHEURS

Soit x le nombre de poissons que chacun possède à l'heure du dîner, nous avons :

(x plus 2) plus 2 x plus (x moins 2) plus x-2 égal 45. D'où x égal 10.

A midi, les pêcheurs avaient respectivement 2, 20, 8 et 5 poissons.

325.—QUELQUES QUESTIONS (Réponses).

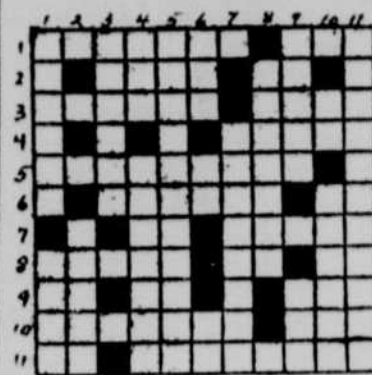
1.—On symbolise la Charité sous les traits d'une femme vêtue d'une draperie rouge, emblème du feu sacré qui l'anime, et tenant un coeur embrasé, tandis qu'elle regarde tendrement un enfant.

2.—Le mot "cuirasse" vient de ce que cette arme défensive était faite, primitivement, de bandes de cuir superposées.

3.—Les régions où il a des jours et des nuits de six mois sont situées aux Pôles. Cela se peut, parce que le jour et la nuit proviennent de ce que la terre, en tournant sur elle-même en 24 heures, ne présente au soleil que la moitié de sa surface à la fois. Mais comme elle se présente un peu inclinée, et que cette inclinaison reste toujours la même pendant le tour qu'elle accomplit en un an autour du soleil, l'un des pôles se trouve continuellement dans l'ombre pendant six mois, tandis que l'autre est continuellement dans la lumière. Dans les six autres mois, la même chose a lieu en sens opposé.

4.—L'"édredon" est le duvet d'une espèce de canard de mer appelé EIDER, qu'on chasse dans les pays du nord. Ce duvet est estimé pour la grande chaleur qu'il donne, tout en étant très léger. Le mot "édredon" vient de deux mots allemands signifiant "duvet d'eider".

5.—Le meilleur étain vient de la presqu'île de Malacca, dans l'Inde.



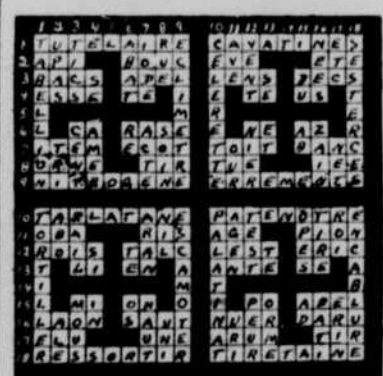
HORIZONTALEMENT

1. Compagne de lit peu désirable; Mis à contribution par le sommelier. — 2. Vase politique; Interjection qui marque le dégoût. — 3. Sans déguisement; Préfixe. — 4. Ne fournit guère d'escalier. — 5. Procédés habituels. — 6. Teinture de gris; Connu. — 7. Conjonction; Proférer avec fureur. — 8. Attribua; Fin de verbe; Symbole chimique. — 9. Mesure itinéraire chinoise; Deux lettres de Sibérie; Dépouillée. — 10. Alternes les cultures d'un champ; Fin de verbe. — 11 Issu de; Nymphes de la Méditerranée.

VERTICALEMENT

1. Etre par conséquent; Représentation d'un objet en petit sur le papier. — 2. Donne les couleurs de l'arc-en-ciel. — 3. Partie interchangeable d'un programme. — 4. Mesure agraire; Trouble. — 5. Qui ne se peut compter. — 6. Partie au tennis; Fin de verbe; Deux lettres d' "Angleterre". — 7. Coûteuse. — 8. Fabricant d'instruments de musique. — 9. Elancées; Recoit des oeufs. — 10. Partie d'une sonnerie militaire; Placée. — 11. Travaillent souvent pour des gens éprouvés.

Solution du No 62



6.—Une "barbacane" est une petite porte pratiquée sur les vases d'une forteresse, afin de pouvoir servir à l'introduction et à la sortie secrète d'hommes ou de munitions. Une "barbacane" est un long tube dans lequel on souffle de petites boulettes, qui peuvent être ainsi lancées avec force à une assez grande distance.



Maître Martin est un amateur du patinage dit "de fantaisie". Il excelle dans cet art. Il vient de dessiner sur la glace, avec ses patins, un ELEPHANT, un MULET, une CHEVRE et un GORILLE. Pouvez-vous voir ces animaux?

Dimanche, 20 mars 1938

L'Action Catholique — Québec



103. — LES RELIGIEUX. LES BÉNÉDICTINS AGRICULTEURS ET SAVANTS.

La vie du bénédictin se partageait entre la prière, le travail des mains et celui de l'esprit. Armé de la cognée, de la bêche, du marteau et de la faucille, il abattait de vastes forêts, défrichait d'inextricables halliers de ronces et d'épines, ou bien il bâtissait, dans les campagnes, les déserts et les vallées, de grandes monastères qui ont été le modèle et le berceau de la vie des champs, entraînant à l'agriculture les foules nomades des barbares par leur exemple productif. Saint Benoît et saint Bernard, qui au XII^e siècle communiqua une sève nouvelle à la règle bénédictine, ont, selon un auteur moderne impartial, centuplé la valeur agricole de l'Europe. Tandis que le bénédictin agriculteur arrosait de ses sueurs le sol couvert de ruines et de forêts, le bénédictin savant, ou bien évangélisait et civilisait les peuples, ou bien, en protégeant et en multipliant les manuscrits antiques, conservait aux siècles futurs les matériaux qui devaient servir à la restauration et au développement des connaissances humaines. "Affirmer que les bénédictins ont pendant plusieurs siècles nourri et éclairé l'Europe, c'est là, dit M. Lenormant, un lieu commun, c'est une chose dont les historiens conviennent, qu'elles que soient d'ailleurs leur origine et leur opinion."



104. — L'ÉGLISE ET LA SCIENCE. UNE ÉCOLE AU VI^e SIÈCLE.

Si les monastères étaient des centres très florissants de vie intellectuelle, il s'établissait aussi des écoles près des églises épiscopales et presbytérales. Primitivement les évêques se chargeaient de l'instruction de leurs clercs et vivaient au milieu d'eux; mais les écoles étant devenues plus considérables à mesure que le nombre des fidèles augmentait, les évêques chargèrent un ou plusieurs ecclésiastiques d'enseigner dans les villes de leurs résidences. Puis des écoles furent ouvertes dans les localités importantes et étaient placées sous la surveillance de l'archiprêtre et dirigées par un clerc diplômé, appelé primicier. Au VI^e siècle, dans bien des diocèses et en premier lieu dans le diocèse d'Arles, des écoles primaires s'organisèrent dans chaque paroisse, comme Saint-Césaire d'Arles l'avait vu établir en Italie. Les écoles paroissiales enseignaient les premiers éléments de la science: la lecture, l'écriture, le calcul et l'histoire, ainsi que les principales connaissances de la foi religieuse. Les écoles archipresbytérales enseignaient les sept arts libéraux: la grammaire, la rhétorique, la logique, l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie. Dans les écoles, l'étude était surtout consacrée aux sciences ecclésiastiques: l'écriture sainte, le droit et l'histoire.

Production de la maison G. MAZO, 33, Boulevard St-Martin, Paris.

Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections lumineuses.

600 secousses sismiques en 11 mois

La petite île de Guam (Océanie), confiée aux Capucins espagnols, détent sans doute le record des tremblements de terre. Du 30 octobre 1936 au 1er octobre 1937, 600 secousses sismiques ont été enregistrées dans ce petit coin de l'Océanie.

Après le tremblement de terre de 1902, la vieille église d'Agat a été reconstruite; dès 1931, les indigènes ont travaillé minago, c'est-à-dire gratis, mais malgré ce concours bénévole l'église n'a pu être terminée que le 19 septembre 1937, grâce aux subventions du nouveau gouverneur de Guam, M. McCandlish. La nouvelle église ouverte au culte est des plus solides; si elle s'écroule, aucune maison de l'île ne pourra résister.

Ce qui est particulièrement impressionnant pendant les tremblements de terre, c'est qu'en plus des secousses toute l'île subit un certain mouvement, comme si elle était posée sur le cratère même du volcan.

Classes sociales EN FRANCE

M. Pierre Nicolas, dans "VENDRE" établit comme suit, selon René Sand, les cinq classes sociales, en France :

- 1.—la classe INDEPENDANTE (5%) qui comprend les riches (industriels, banquiers, commerçants, propriétaires) et les intellectuels (professeurs, avocats, médecins, ingénieurs, hauts fonctionnaires, artistes);
- 2.—la classe MOYENNE (40%), prudente, rangée, économe (fermiers, boutiquiers, artisans, employés);
- 3.—la classe des OUVRIERS QUALIFIES (25%);
- 4.—la classe des SEMI-QUALIFIES (20%);
- 5.—la classe des OUVRIERS NON QUALIFIES (10%), journaliers, manoeuvres.

M. Nicolas ajoute que certains auteurs préfèrent une division en trois classes, chacune se subdivisant de nouveau en 3, soit :

- 1.—les RICHES (avec trois graduations correspondant au "faste", à l'"opulence", et à la "simple richesse");
- 2.—les BOURGEOIS ("grande" bourgeoisie, bourgeoisie "moyenne" et "petite" bourgeoisie);
- 3.—les PAUVRES (la "pauvreté simple", le "dénouement non permanent" et la "misère").

Au sujet des revenus des Français, M. Nicolas, se basant sur un discours de M. Georges Bonnet, en décembre 1937, à la Chambre des Députés, écrit ce qui suit :

- 1 million de Français ont un revenu situé entre 11,000 et 30,000 francs soit un total de 20 milliards;
- 300,000 ont un revenu entre 31 et 75,000 francs (13 milliards);
- 52,000 entre 76 et 200,000 francs (5 milliards 900 millions);
- 11,000 ont un revenu supérieur à 200,000 francs (4 milliards).

LE PREMIER

"CANARD"

L'AFFAIRE des Cagoullards; les revendications coloniales du Reich et enfin la découverte des six crimes de l'Allemand Wiedmann remplissent abondamment les pages des quotidiens et les "canards" utilisés en périodes creuses sont relégués dans les archives.

Connait-on, à ce propos, l'origine du mot "canard" appliqué à la fausse nouvelle ?

Un membre de l'Académie de Bruxelles; Cornéliusson, en est, paraît-il, l'inventeur. Mis en veine d'imagination ridicule par les journaux qu'il lisait, il résolut de leur donner une leçon.

Il fit raconter par l'un d'eux l'expérience suivante, bien propre à démontrer l'étonnante voracité du canard. On avait réuni 20 de

ces volatiles. L'un d'eux avait été haché avec ses plumes, son bec, ses pattes, et servi aux 19 autres qui l'avaient bloutonnement avalé. L'un de ces derniers, à son tour, avait servi de pâture aux 18 survivants, et ainsi de suite jusqu'au dernier, qui se trouvait dans un temps record avoir dévoré ses 18 compagnons. Cette aventure, spirituellement racontée, obtint un succès fou et fit rapidement le tour de l'Europe.

Elle était à peu près oubliée depuis une vingtaine d'années lorsqu'elle revint d'Amérique, accompagnée d'un procès-verbal d'autopsie du dernier des vingt canards chez qui on avait constaté de graves lésions de l'oesophage.

Car on aime la plaisanterie au pays de l'oncle Sam.

PARLONS

FRANCAIS

Pourquoi dit-on de certaines personnes qu'elles sont "tristes comme des bonnets de nuit" ? A la vérité, l'expression n'a aucun sens, et on ne voit pas ce que le "bonnet de nuit" a de spécifiquement triste. Mais ouvrez le Larousse du XX^e siècle, et tout s'éclaircira pour vous. Vous y verrez qu'on disait à l'origine : "Être triste comme un bonnet de nuit sans coiffe", ce qui signifiait : "Être triste comme un homme sans femme", par allusion au bonnet de nuit et à la coiffe que les hommes et les femmes portaient la nuit. On dit aussi d'une personne qu'elle "est née coiffée", quand on constate qu'une chance persévérante la favorise. A première vue, on se demande comment une telle expression peut avoir pris un tel sens. Sur ce point encore, le Larousse vient à votre secours. Il ne s'agit pas ici de "coiffure", mais de "coiffe"; or, la "coiffe" désigne parfois une membrane grasseuse qui couvre la tête de certains nouveau-nés, membrane qui "est considérée par le vulgaire comme un présage de bonheur". Dès lors, la locution proverbiale apparaît comme parfaitement claire.

Rions un peu

—Pardon, monsieur, l'arbitre que nous attendions pour le match de football n'est pas arrivé. Le public s'impatiente. On me dit que vous êtes assez compétent en matière de football pour arbitrer la partie.

—Bien mieux, monsieur. Je suis assez expérimenté pour ne pas arbitrer.

—Je vous avais pourtant demandé, Marie, de ne pas dire à maman à quelle heure j'étais rentré cette nuit !

—Je ne l'ai pas dit, monsieur Maurice; j'ai évité de répondre en disant que j'étais si occupée à faire le petit déjeuner que je n'avais pas regardé l'heure.

—Pierrot, s'écria maman, il faut absolument que tu prennes un bain avant d'aller goûter chez Jean-Pierre.

—Pas la peine, maman; la mère de Jean-Pierre t'a dit que c'était sans aucune cérémonie.

—Où est-ce que le Père Noël se procure tous ses jouets, papa ?

—Heu ! Il les achète... je suppose...

—Eh bien, il s'est fait rouler. Cette montre, c'est de la camelote.

LE PERE. — Tu es encore rentré hier soir à minuit ! C'est ridicule ! Tu sauras que, quand j'avais ton âge, mon père me défendait de rentrer après 9 heures...

LE FILS. — Alors, ton père devait avoir des idées bien étroites...

LE PERE. — Je te défends de dire du mal de mon père. Il valait beaucoup mieux que le tien, malpoli ! C'est-à-dire que...

Pendant l'Exposition, un Parisien a reçu la visite d'un cousin de province. Le séjour du visiteur se prolongeant outre mesure, l'autre décide de lui donner un discret avertissement.

—D'habitude, est-ce que tu ne passes pas les fêtes de Noël et du Nouvel An auprès de ta femme et de tes enfants ?

—Sapristi ! Quelle bonne idée ? Je vais leur écrire de venir.

A l'hôpital X..., le chef de clinique demande à un stagiaire de lre année d'examiner une malade. L'étudiant en médecine prend alors l'avant-bras de la malade au niveau de l'artère radiale et fixe sa montre. Au bout d'un instant, il se retourne et dit : "Elle est morte, ou alors c'est ma montre qui ne marche pas !"



105. — JUSTINIEN EMPEREUR. IL DISCUTE SON CODE AVEC SES LEGISTES.

Un nouvel empereur venait de monter sur le trône d'Orient, il se nommait Justinien et était le neveu de l'empereur Justin qui venait de mourir. Doué de qualités remarquables et d'une science étendue, il était bon et affable; de plus, il professait la religion catholique. Malheureusement, il avait épousé une courtisane nommée Theodora, qui possédait tous les défauts contraires aux qualités de son époux: fière, hautaine, cupide et vindicative, elle était de plus très attachée à la secte eutychienne, aussi fut-elle l'occasion de grandes difficultés pour le gouvernement impérial et pour l'Eglise. Justinien s'est rendu célèbre surtout par la grande réforme législative qu'il sut accomplir en réunissant en un seul code tous les édits éparpillés dans les codes Grégorien, Hermogénien et Théodisien. Cette rédaction fut terminée en un an, elle s'étendait à toutes les constitutions impériales depuis Adrien en 117 jusqu'en 534, année de sa publication. Puis, en moins de trois ans, le Digeste fut organisé; c'était une immense compilation par laquelle les principes du droit civil étaient coordonnés. Le premier code fut appelé "Institutes". Un complément vint s'y ajouter, celui des "Novelles"; c'était la collection des édits publiés par Justinien lui-même depuis 534 à 565. Un éminent jurisconsulte, M. Troplong, dit que c'est là une oeuvre chrétienne préparée depuis deux cents ans par le travail incessant du christianisme.



106. — LES GUERRES EN ITALIE. TOTILA ET SAINT BENOIT.

Si Justinien était un savant, il n'était pas un guerrier, mais il eut le bonheur de rencontrer dans Bélisaire un très habile général. Après avoir protégé l'empire contre les Perses et contre la révolte de la populace byzantine, il débarrassa l'Afrique de la domination des Vandales et présenta triomphalement à l'empereur les dépouilles des barbares d'Afrique et leur roi Gélimer, son prisonnier. Quelques années après, profitant des troubles qui avaient suivi en Italie la mort de Théodoric, il reconquit Rome et une partie de l'Italie par la défaite des Vitiges. Bientôt la nation des Goths choisit pour roi Totila, et celui-ci, profitant de l'absence de Bélisaire, se lança à la conquête de l'Italie méridionale. Comme son plan d'expédition le conduisait à Naples, il vint à passer près du Mont-Cassin et éprouva le désir de juger par lui-même de la puissance de l'illustre Benoît. Il lui envoya un de ses officiers revêtu de ses insignes royaux. Le thaumaturge le reçut par ces mots : "Quittez ces pompeux ornements, mon fils, ils ne vous appartiennent pas." Totila, averti, vint en personne rendre visite à saint Benoît, qui lui dit : "Vous avez fait beaucoup de mal, vous en faites encore beaucoup et tous les jours. Il est temps de cesser vos iniquités. Vous entrerez à Rome, vous passerez la mer, vous règnerez neuf ans et le dixième vous mourrez." Le roi, très impressionné, se recommanda à ses prières, et à partir de ce moment sa nature barbare fut transformée.

Electrocuté et guéri

L'électrocution n'est pas un traitement à recommander pour toutes les maladies, ni même pour aucune en particulier. Il n'est pas question ici de massages électriques bien entendu.

Un certain anglais devint un jour muet, mais muet au point qu'il ne pouvait plus émettre le moindre son.

On essaya de tous les traitements possibles et imaginables pour le guérir de son infirmité, mais sans le moindre succès.

Or, un jour qu'il prenait son bain, il sortit de sa baignoire tout ruisselant pour tourner le commutateur électrique.

Un choc terrifiant le secoua des pieds à la tête. Il ouvrit instinctivement la bouche pour crier, oubliant probablement qu'il était muet... et le miracle se produisit. Il cria effectivement, et son hurlement se répercuta du haut en bas de la maison.

La voix lui était revenue, et non seulement la voix, mais aussi la parole.

Possibilités

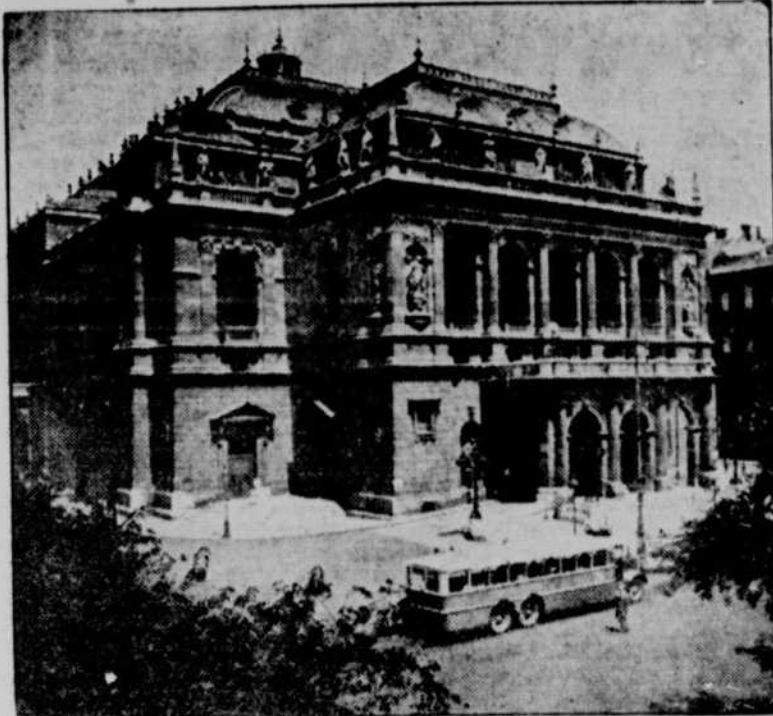
de voyager à bon marché pendant la durée du Congrès eucharistique international

Jamais encore on n'a pu se rendre à si bon compte au Congrès Eucharistique International que maintenant, à celui de Budapest.

ROIS mois à peine nous séparent du Congrès Eucharistique International et l'énorme intérêt que toutes les parties du monde manifestent envers le Congrès, ne fait que croître. Il est donc très important de savoir quelles sont les faveurs dont on peut se prévaloir pour se rendre à Budapest. En ce qui concerne les renseignements touchant au pèlerinage, ils sont donnés par les différents comités nationaux et bureaux de voyageurs. Ici, nous nous contentons de résumer les faveurs accordées. Tout d'abord, nous ferons connaître les faveurs tarifaires accordées sur la base du carnet de légitimation étranger (tessera) par les chemins de fer étrangers. Nous ne communiquons pas ici les réductions accordées pour les frais spéciaux.

Les chemins de fer fédéraux d'Autriche accordent de 10 mai au 10 septembre aux Autrichiens en 3e classe 25%, en 1e et 2e classe 33-3% aux étrangers 33-3% pour toutes les trois classes. Les chemins de fer tchécoslovaques, du 1er mai au 5 septembre, tant pour les Tchécoslovaques que pour les participants au Congrès ne faisant que transiter, accordent 33% de réduction. Les chemins de fer italiens, pendant la durée du Congrès, c'est-à-dire du 25 au 29 mai, donnent 50% de réduction sur les lignes de chemin de fer italiennes pour des billets aller et retour, valables 30 jours. Pour les fêtes de Saint-Etienne on accordera une réduction de 30% du 10 mai au 31 août. Les chemins de fer fédéraux de Suisse, du 10 mai au 31

août donnent aux Suisses pour un billet aller et retour, valable 10 jours, 20%; pour les étrangers, 55% et dans le cas d'un séjour en Suisse, une réduction encore plus élevée. Les chemins de fer français, du 18 mai au 30 juin accordent 40%, du 27 juillet au 5 septembre, 20%. Les chemins de fer polonais, du 18 mai au 5 septembre accordent 32% de réduction. Les chemins de fer de l'Etat de Lettonie accordent 25% de réduction du 30 avril au 9 septembre. Les chemins de fer Estoniens accordent 50% de rabais du 9 mai au 12 juin. La réduction accordée par les chemins de fer de l'Etat roumain s'étend du 10 mai au 14 juin et s'élève à 50%. Les chemins de fer de l'Etat turc accordent 30% de réduction, du 18 mai au 3 juin. Les chemins de fer de l'Etat yougoslave accordent 50% du 24 mai au 25 juin. Les chemins de fer de l'Etat bulgare accordent 50% du 10 mai au 31 août. Les chemins de fer allemands donnent 60% de réduction, du 20 mai au 31 août aux étrangers transitant sur le territoire allemand. Par la voie des airs, du 18 mai au 5 juin, la KLM donne 16% de réduction sur la ligne "Blue Danube Express". Les chemins de fer de l'Etat hongrois accordent 50% de réduction aux étrangers, cette réduction ne s'applique pas aux auto-voitures-express. La MAVAUT accorde 35% sur ses lignes d'autobus Vienne-Budapest. La S. A. hongroise de navigation fluviale et maritime, de même que la première société de navigation à vapeur sur le Danube accordent 50% de réduction sur leurs lignes.



L'Opéra royal de Budapest, sur la rue Andrássy, compte parmi les plus beaux édifices de la capitale de la Hongrie. — C'est à Budapest, on le sait, que doit avoir lieu le prochain Congrès eucharistique international. On sait aussi que "L'Action Catholique" y conduira un pèlerinage canadien sous le patronage du cardinal Villeneuve et la direction spirituelle de Mgr Plante.

Conférence eucharistique préparatoire

à l'intention des employés de l'entreprise municipale des transports de Budapest.



OUS le signe de la préparation au Congrès Eucharistique International, des conférences eucharistiques ont été organisées pendant trois jours, du 17 au 19 février à l'intention des employés de la S. A. des transports en commun de la ville de Budapest et des entreprises affiliées. Aux conférences organisées séparément pour hommes et femmes, 2500 personnes ont participé sous la direction du Dr Georges Perczel, directeur général. Le dimanche, 20 février, cet important groupe, avec bannières et musique en tête, a défilé sur l'avenue Andrássy, la plus belle artère de Budapest, pour se rendre à la basilique Saint-Etienne où les participants ont assisté à la sainte messe et au sermon clôturant les conférences et ont reçu la sainte communion. Le sermon de clôture a été tenu par le R. P. Ladislav Varga, de la compagnie de Jésus,

qui parlait de l'importance de la famille en soulignant que sous bien des rapports, dans la vie des peuples, cette institution précède maints organismes importants de la communauté. Puis l'orateur a parlé de l'eucharistie qui raffermir et rehausse la vie familiale. C'est dans une ambiance de profond recueillement que l'imposante masse des fidèles accédait, avec une parfaite discipline, à la sainte table, la communion générale ayant commencé simultanément avec la sainte messe.

A cette communion générale des employés participaient plusieurs personnalités dirigeantes de l'entreprise, notamment le Dr Georges Perczel, directeur général, les directeurs Béla Usetty et Joseph Szabo, ainsi que de nombreux membres du haut personnel. La sainte messe a été célébrée par le Dr Béla Witz, camérier pontifical, curé de la basilique Saint-Etienne.

LA LITURGIE

Les FÊTES de l'Eglise

Commun et Propre des Saints (Suite).

— Qu'est-ce que les Confesseurs ?
— L'Eglise donne ce nom à tous les saints personnages, évêques, prêtres, religieux, ou simples fidèles, qui sans avoir souffert jusqu'à la mort pour la foi, en ont pratiqué les vertus chrétiennes d'une manière héroïque pendant leur vie.

— Quels sont les saints confesseurs que l'Eglise distingue dans son culte ?

— Ce sont saint Joseph, époux de la Vierge, saint Martin, dont la sainteté et les miracles eurent un grand éclat.

— Qu'est-ce que les vierges ?
— Ce sont les saintes qui ont consacré leur vie à Dieu dans la chasteté et qui ne se sont jamais engagées dans les liens du mariage. L'Eglise distingue dans ses offices, les vierges et les vierges martyres.

— Quelles sont les saintes vierges les plus honorées par l'Eglise ?

— Ce sont sainte Agnès, sainte Agathe, sainte Lucie et sainte Cécile, dont les noms se trouvent inscrits dans le Canon de la messe.

— Quelles sont les saintes que l'Eglise comprend sous le nom de "saintes femmes" ?

— Ce sont celles qui se sont sanctifiées dans le saint état du mariage,

ou les veuves, qu'elles aient souffert ou non le martyre.

— Quelle est la plus grande fête des saints ?

— C'est la Toussaint ou fête de tous les Saints, dans laquelle l'Eglise chante les louanges de l'Eglise triomphante réunie, et l'invoque tout entière par les mêmes prières.

— Quelle solennité célèbre-t-on le lendemain de la Toussaint ?

— C'est la Commémoration des fidèles trépassés. Il n'y a de particulier que l'office des morts qu'on chante quelquefois tout entier le matin, ou la veille au soir. (En beaucoup de pays, après l'Evangile de la grand'messe, un prêtre monte en chaire et recommande aux prières un grand nombre de trépassés dont on lui a donné les noms; ensuite, on récite ou l'on chante le DE PROFUNDIS, ou bien, l'on chante de suite l'offertoire qui est une très belle prière pour les morts).

— Dans quels sentiments un chrétien doit-il assister à cette cérémonie ?

— En pensant qu'il sera peut-être lui-même un jour pour longtemps dans le purgatoire, et qu'il sera heureux alors que les fidèles de la terre prient pour lui et dans cette pensée, il doit prier avec ferveur pour tous les pauvres trépassés, et en particulier pour ses parents et amis défunts.

UN BEAU GESTE

Mgr Tihamer Toth offre 10,000 exemplaires de son livre à la jeunesse hongroise.

LE nom de Mgr Tihamer Toth, prélat pontifical, est connu dans le monde entier. Ses livres, traduits en de nombreuses langues sont lus et appréciés dans toutes les parties de l'univers; très aimés sont surtout ses ouvrages écrits pour la jeunesse. Ces jours-ci, Mgr Toth a fait, dans l'intérêt de la jeunesse hongroise, un geste digne de l'esprit du Congrès Eucharistique. Il offre à la jeunesse hongroise dix mille exemplaires de son livre intitulé "Chaste virilité". Les dix mille exemplaires de l'ouvrage offerts en cadeau à la jeunesse des écoles sont imprimés par la société St-Etienne et la distribution des livres aura lieu au cours des semaines précédant le Congrès Eucharistique. C'est par la voie de Nemzeti Ujsag, le plus important quotidien catholique hongrois, que Mgr Toth a invité les professeurs de religion de Hongrie à lui communiquer le nombre d'exemplaires qu'ils demandent; les professeurs de religion détermineront qui, parmi les élèves des écoles secondaires, recevront ce présent. Ce geste de Mgr Tihamer Toth, professeur à l'université de Budapest, gouverneur du Séminaire central, sermonnaire de l'université et dont les conférences radiodiffusées sont également très appréciées, a fait une forte impression sur toute l'opinion publique hongroise.

UN CHAMPION OLYMPIQUE

Parmi les orateurs de l'assemblée des Jeunesses du Congrès eucharistique.

AU XXXIVe Congrès eucharistique international, il y aura également une assemblée des Jeunesses à laquelle sur la demande de la commission générale du Congrès, prendra la parole François Csik, jeune sportif hongrois, un des champions de natation des Jeux Olympiques de 1936. Depuis des années, François Csik a remporté victoire tant en Hongrie qu'à l'étranger. C'est un tout jeune homme, chef-scout. Le titre de sa conférence sera : "L'Eucharistie comme moyen d'éducation des hommes".

Dimanche, 20 mars 1938

Déclaration du cardinal Mundelein

S. E. le cardinal Mundelein, archevêque de Chicago, vient de faire une déclaration au million de catholiques de son archidiocèse, sur l'attitude que ceux-ci doivent prendre dans les controverses sociales:

L'erreur que nous avons commise dans le passé fut de nous ranger trop souvent du mauvais côté. Des employeurs égoïstes ont flatté l'Eglise en l'appelant "la plus grande force conservatrice"; puis ils ont voulu s'en servir comme d'une force policière, alors qu'ils ne payaient qu'une maigre pitance aux ouvriers.

J'espère que cela est à jamais fini. Notre place est du côté des pauvres, du côté des travailleurs. Ils se tournent vers nous pour avoir une direction, mais aussi pour trouver un appui.

Sans doute, il y a le danger du communisme. Le Saint-Père nous le rappelle. Mais ne laissons pas les exploiters s'en servir comme d'un manteau pour couvrir leurs injustices: ils dénoncent le communisme et pratiquent en même temps l'injustice sociale. Ils combattent le salaire minimum, et l'on voit des jeunes filles et des femmes réduites à un état voisin de la misère par des salaires de 10 à 15 cents l'heure. Pas besoin de constater avec évidence que cela est mal.

C'est ici que l'Action catholique doit intervenir, non des paroles, mais des actes. Il ne sert à rien d'assister à des conférences sur le communisme, de discuter philosophiquement à son sujet. Si nous voulons aboutir à un résultat, nous devons aller à la pratique. Comme le médecin, nous devons avoir sous la main, un contrepoison.

Le Père Coughlin et M. Papini à Budapest

A L'OCCASION du Congrès Eucharistique International de Budapest, l'Association Pazmany des Ecrivains catholiques hongrois organisera une grandiose fête littéraire en hommage à l'Eucharistie. A cette fête, à côté d'autres sommités mondiales, prendront la parole entre autres le R. P. Coughlin, le célèbre orateur par radio d'Amérique qui a de nouveau reçu la permission de poursuivre ses conférences radiodiffusées. A la fête prendra également la parole le célèbre écrivain italien Giovanni Papini.

Les rues de QUÉBEC

BRAVES, (Avenue des)

L'avenue des Braves va du Monument des Braves (chemin Ste-Foy) au chemin St-Louis. C'est une des belles avenues de notre ville.

Le monument des Braves élevé en l'honneur des soldats de Lévis et de Murray qui combattirent à Ste-Foy, le 28 avril 1760 se trouve au milieu de l'avenue des Braves. C'est ce monument qui a donné son nom à l'avenue des Braves.

La pose de la première pierre du Monument des Braves eut lieu le 18 juillet 1855. L'inauguration solennelle du monument se fit le 19 octobre 1863.

BREBEUF, (de)

La rue de Brébeuf par de l'avenue Sainte-Geneviève et va à la cime du cap.

Le Père de Brébeuf, aujourd'hui S. Jean de Brébeuf, était né à Condé-sur-Vire, en France, le 25 mars 1593. Il passa dans la Nouvelle-France avec Champlain dès 1625. C'est le 16 mars 1649 qu'il subit le martyre des mains des Iroquois au village de Saint-Ignace, au pays des Hurons. S. Jean de Brébeuf est une des grandes figures de l'histoire du Canada.

La rue de Brébeuf portait autrefois le nom de rue Saint-François. Comme il y avait déjà une rue Saint-François à Saint-Roch, le 7 avril 1876, le conseil de ville remplaça ce nom par celui de Brébeuf.

BRETON, (Le)

La rue Le Breton, au quartier Limoilou portait originellement le nom de rue Languedoc. C'est le 20 avril 1917 qu'elle a reçu ce nom.

Dans la liste des compagnons de Cartier à son voyage au Canada, en 1535-1536, insérée au registre des délibérations des bourgeois de Saint-Malo, on

voit les noms de dom Guillaume Le Breton et de dom Anthoine. On croit que ces deux personnages étaient les aumôniers de l'expédition.

BRIAND, (Avenue)

L'avenue Briand va de la Grande-Allee au Parc des Champs de bataille.

Elle a reçu son nom par règlement du conseil de ville, le 13 mars 1922.

Mgr Jean-Olivier Briand, originaire de Plerin, en Bretagne, qui vint ici en même temps que Mgr de Pontbriand, fut le premier évêque de Québec sous le régime anglais. Mgr Briand rendit de grands services à l'Eglise du Canada. Né en France, il devint Canadien de cœur et d'âme, comme il l'écrivait à ses sœurs.

BROWN, (Avenue)

L'avenue Brown va de la rue Saint-Cyrille au chemin Saint-Louis.

M. William-Henry Brown fut pendant plusieurs années conseiller ou échevin de l'ancienne municipalité de Notre-Dame de Québec et c'est lui qui a laissé son nom à l'avenue Brown. Il décéda à Québec, le 11 mars 1897.

BUADE

La rue Buade conduit de l'escalier de la côte La Montagne à la rue des Jardins.

Le gouverneur de Frontenac se nommait Louis de Buade, comte de Palluau et de Frontenac.

La famille de Buade était originaire de la Touraine. Dès 1594, Antoine de Buade, comte de Frontenac et baron de Palluau était institué dans l'état et office de capitaine des châteaux, parcs et gruerie de Saint-Germain-en-Laye. Son fils, Henri de Buade, comte de Palluau, lui succéda dans cette charge. Notre gouverneur de Frontenac était le fils de ce dernier.

La rue Buade longe la Basilique de

Québec et sur cette rue se trouve le presbytère de Notre-Dame de Québec.

BURTON

La rue Burton unit la rue Scott à la rue Claire-Fontaine.

On a dit qu'un des premiers résidents de cette rue portait le nom de Breton et que les Anglais auraient transformé ce nom de Burton.

Nous croyons plutôt que la rue Burton a été nommée ainsi en l'honneur de sir Francis Nathaniel Burton, lieutenant-gouverneur de Québec de 1808 à 1832.

CALLIERES, (de)

La rue de Callières conduit de l'avenue Hollande à l'avenue Marguerite Bourgeoys, dans le quartier Limoilou.

C'est par règlement du conseil de ville, en date du 20 avril 1917, que la rue de Callières a pris ce nom.

Louis-Hector de Callières fut gouverneur de la Nouvelle-France de 1699 à 1703. Il décéda à Québec, le 26 mai 1703, et fut inhumé dans la chapelle des Récollets. Plus tard, ses cendres furent déposées dans les caves de la cathédrale de Québec.

CANARDIERE, (Chemin de la)

La rue ou chemin de la Canardière, au quartier Limoilou, conduit de la 3e avenue à la rue d'Estimauville.

Une canardière, en France, est un lieu préparé dans un marais pour prendre des canards sauvages. Les grèves de Limoilou étaient très giboyeuses et bien avant 1690 on connaissait déjà la Canardière.

Signalons, sur la rue "de la Canardière", l'hôpital de l'Enfant-Jésus (395), le presbytère (605) l'église St-Pascal-Baylon (Maizerets), l'hôpital civique, le sanatorium de Mastai, la clinique St-Michel-Archange et l'hôpital St-Michel-Archange.

CANDIAC

La rue Candiac va du chemin Sainte-Foy, à la rue Crémazie, dans le quartier Belvédère. Elle était autrefois connue sous le nom de Fontaine-Manseau. Elle reçut le nom de Candiac, le 20 avril 1917.

Le marquis de Montcalm était né au château de Candiac, le 28 février 1712. Le château de Candiac était situé à quelques heures de Nîmes, dans le département du Gard, qui faisait autrefois partie de la province du Languedoc.

CANOTERIE, (Côte de la)

La côte de la Canoterie conduit de la rue Saint-Vallier aux rues Sainte-Famille et des Remparts.

C'est au pied de la côte de la Canoterie, sous le régime français, que les jésuites, alors qu'ils habitaient Notre-Dame-des-Anges, attachaient leurs canots lorsqu'ils venaient en ville. De là le nom de côte de la Canoterie.

CAPRICIEUSE, (de la)

La rue de "La Capricieuse" dans le quartier Limoilou, conduit de la rue de la Canardière à la 16e rue, dans la direction du nord.

Elle a reçu son nom du conseil de ville le 6 juillet 1923.

La rue de "La Capricieuse" rappelle la visite de la corvette La Capricieuse, commandée par M. de Belvéze, à Québec, en juillet 1855. C'était le premier vaisseau de guerre français qui remontait le Saint-Laurent depuis 1760.

La Capricieuse leva l'ancre le 25 août 1855, après un séjour de quarante-deux jours dans le port de Québec. La réception faite aux marins français à Québec fut tellement enthousiaste qu'elle émut l'Angleterre.

CAPUCINS, (Boulevard des)

Le boulevard des Capucins, dans le quartier Limoilou, va de la 1ère rue au chemin de la Canardière. Il a été nommé ainsi en l'honneur des Révérends Pères Capucins qui desservent la paroisse St-Charles de Limoilou.

(à suivre)

LA FORCE DE L'HABITUDE

L'infirmité. — Oh ! oh ! ça me tâte ! 103 degrés de fièvre.
Le banquier impatient. — A 105 vous vendrez.

POUR RIRE

UN DORMEUR ÉGOÏSTE

Réveillé une nuit par l'annonce de la mort de son frère, ce dormeur se retourna dans son lit et dit :
— Ce pauvre et malheureux frère ! Quel chagrin, demain, quand je me réveillerais !
Et il se rendormit paisiblement.

ENTRE BANITS

Nuit noire, éclairée par la lueur éblouissante des bec de gaz.
Premier voleur. — Il n'y a plus de sécurité dans les rues de Paris.
Deuxième voleur. — Comment cela ?
Premier voleur. — Hier, j'ai failli être arrêté par deux agents.

UNE SOLUTION

Ma petite Lili, que préfères-tu : ta maman ou le gros sac de bonbons ?
— J'aime mieux ma maman... qui me donnera le gros sac de bonbons.

CHEZ LE PHOTOGRAPHE

Une maman. — Monsieur, je désirerais faire photographier mes enfants. Combien me demandez-vous ?
Le photographe. — Deux dollars la demi-douzaine.
La maman. — Alors, ce sera pour plus tard ; je n'en ai encore que cinq.



7. — Le roi, avant de répondre définitivement, les invite au palais. Aladin s'y rend avec une suite magnifique, des gardes, des valets, des hommes d'armes et des chevaux superbes. Il n'avait qu'à froter la lampe et à commander au génie pour avoir aussitôt tout ce qu'il désirait.



8. — Il invita le roi à venir visiter son palais le lendemain, et le lendemain le génie lui avait construit un superbe palais en marbres rares, avec des salles d'un luxe inouï. Aladin donna en l'honneur du roi et de sa fille une grande fête, avec des illuminations magnifiques.



9. — La fille du roi assista à cette fête et s'y rendit en grand équipage. Le mariage fut célébré le jour même, et la fille du roi resta au palais.



10. — Le magicien ture qui n'avait pu avoir la lampe revint de Chine et, pour se la procurer, inventa le moyen suivant : Il se promena devant le palais, en disant qu'il échangeait les vieilles lampes pour des neiges. La fille du roi, à qui Aladin n'avait rien expliqué, prit la lampe, qu'elle trouvait vieille et vilaine, et la donna contre une neige. Aussitôt que le magicien l'eut en sa possession, il la frota et ordonna au gé-



nie de le transporter en Chine, lui, le palais et la fille du roi.

11. — Lorsque Aladin revint et ne trouva plus le palais, il comprit ce qui était arrivé. Comme il avait encore la baguette du magicien, il la frota, et lorsque le génie apparut comme dans la caverne, il lui donna l'ordre de le transporter où était le palais. Ce que le génie fut obligé de faire aussitôt.



12. — Aladin trouva le moyen de pénétrer dans le palais sous un déguisement. La fille du roi lui dit que le magicien portait toujours la lampe sur lui. Aladin lui remit alors un poison violent, qu'elle servit au magicien dans son café. Il mourut immédiatement. Aladin reprit la lampe, la frota, et se fit transporter avec le palais à la place primitive. Quand le roi mourut, il devint roi à son tour, sous le nom d'Aladin Ier.

CONGRÈS EUCHARISTIQUE

NATIONAL CANADIEN

Il était une fois, au pays de Touraine, en France, une jeune fille qui, reçue "Enfant de Marie" par la sainte Mère Barât, et souvent consignée par M. Dupont, "le saint homme de Tours", aspirait ardemment à la vie religieuse, mais ne pouvait se fixer dans aucune Congrégation. Elle crut toucher au port, lorsque, dirigée par le bienheureux Père Eymard, elle se vit accueillie, par le fondateur des Pères du Saint-Sacrement, vers une dévotion toute spéciale pour la Sainte-Eucharistie. Mais, le saint religieux étant mort et la jeune fille ayant dû rentrer chez ses parents, la pauvre âme errante et troublée retomba dans ses incertitudes. Elle ne se décourageait pas, cependant; confiante, elle attendait l'heure de Dieu.

Quelques années passèrent. Enfin, en 1872, alors qu'elle atteignait le trentenaire, Emilia Tamisier fut providentiellement mise en rapports avec un saint prêtre de Lyon, qu'on espère, un jour, vénérer sur les autels: le Père Chevrier. Cet homme de Dieu lui révéla qu'elle devait rester dans le monde et s'y faire "la mendicante de l'Eucharistie".

Dès lors, cette femme humble et timide eut toutes les hardiesses et toutes les énergies. Plusieurs années durant, elle multiplia les courses, les visites et les démarches; elle intervenait auprès des évêques, elle entraînait les hommes d'œuvres, elle inspirait les écrivains. L'abbé Bridet, dans une brochure écrite à son instigation, définissait le but de la croisade à poursuivre: le SALUT SOCIAL PAR L'EUCARISTIE, et Mgr de Segur, à sa demande, indiquait l'un des moyens à prendre, en évoquant les pèlerinages eucharistiques dans la FRANCE AU PIED DU SAINT-SACREMENT.

Bientôt, on entra dans la voie des réalisations. En 1874, Avignon pouvait accueillir un premier pèlerinage eucharistique; en 1875, un deuxième assemblait à Douai des foules considérables, dont l'élite organisait, après les cérémonies religieuses, une réunion d'études, avant-courrière ignorée des Congrès futurs; puis, Avignon, pour la seconde fois, en 1876, et Faverney, dans le Doubs, en 1878, voyaient se renouveler les manifestations.

Mlle Tamisier, cependant, rêvait quelque chose de plus vaste. Elle entrevoyait pour la gloire de l'Eucharistie, le bien des âmes et le salut du monde, des démonstrations internationales. Encouragée dans ce dessein par Mgr de Segur, elle part pour la Belgique, elle court jusqu'en Hollande: hélas! elle ne reçoit partout qu'un accueil aimable ou simplement poli, qui la déconcerte. Au printemps de 1881, elle voit le saint Pèlerin, très affaibli, se demander si l'œuvre est bien voulue de Dieu. Sans doute, on a fondé, sous sa présidence, un comité d'organisation; mais ne devra-t-on pas fonctionner à vide?

C'est Philibert Vrau, "le saint homme de Lille", un des premiers confidentes de Mlle Tamisier et le principal animateur des Journées de Douai, qui prit l'initiative du premier Congrès eucharistique international. Ce Congrès eut lieu du 28 au 30 juin 1881. S'il ne comptait que 363 congressistes, il enregistrait l'adhésion de 4 cardinaux et de 29 archevêques et évêques de France, d'Italie, de Belgique, d'Allemagne et de Suisse. En outre, plusieurs délégués y représentaient avec ces différentes nations, l'Angleterre, l'Autriche, l'Espagne, la Hollande, le Mexique et le Chili; enfin, une place importante y était réservée au tableau du culte et des œuvres eucharistiques.

Au surplus, dès cette première expérience, l'esprit des Congrès, lentement mûri pendant les années de labeur obscur, s'épanouissait dans les quatre genres de manifestations, que la tradition devait accueillir et fixer: les réunions de prière, les assemblées de haut enseignement, les séances de travail pratique et les démonstrations solennelles.

Et non seulement la tentative a réussi, mais l'œuvre est fondée. Dès le 29 juin, l'autorité religieuse et les promoteurs du Congrès en ont assuré l'avenir en créant le "comité permanent".

Depuis, les Congrès internationaux se sont succédé à des dates plus ou moins rapprochées d'abord, puis tous les ans de 1904 à 1924. Ils furent interrompus au cours de la guerre et reprirent en 1922 pour se continuer, à tous les deux ans. Ils ont été tenus dans toutes les parties du monde. Le 34e Congrès eucharistique international se tiendra à Budapest, Hongrie, en mai prochain.

A PRES avoir jeté cette semence à travers le monde, la France a voulu la cultiver chez elle et dès avant la guerre l'œuvre des Congrès eucharistiques nationaux était fondée. Beaucoup d'autres nations ont suivi cet exemple et les Congrès eucharistiques nationaux ont lieu maintenant dans presque tous les pays du monde, alternant, pour la plupart, avec les Congrès internationaux.

Le Canada, qui a vu un Congrès international (1910), a été le témoin, depuis, de plusieurs manifestations eucharistiques: Congrès diocésains, congrès régionaux, etc., mais il n'avait pas encore eu de Congrès national. Le premier aura lieu, en juin prochain, à Québec.

Nos lecteurs connaissent déjà le programme de ce Congrès. Ils nous permettront cependant de rappeler ici brièvement les démonstrations et cérémonies publiques qui se dérouleront au cours de ces assises eucharistiques.



Le Rév. Père Edm. WALSH, C. S.S.R., du Séminaire St-Alphonse, à Woodstock, Ont., nommé assistant-secrétaire (pour l'Ontario) du Comité central du Congrès eucharistique national de Québec.

Le Congrès s'ouvrira à Québec, le mercredi soir, 22 juin et se terminera le dimanche suivant, le 26 juin.

Le mercredi soir il y aura une séance solennelle, au cours de laquelle on entendra de brèves allocutions de la part de personnages officiels, ecclésiastiques et civils. — Un concert sacré encadrera ces allocutions.

La journée eucharistique du jeudi, 23 juin, débutera par une messe de communion générale dans chacune des églises de Québec et des environs: messe célébrée par un évêque, qui fera lui-même la courte allocution de circonstance.

L'ouverture officielle du congrès aura lieu à 10 heures par une grande messe pontificale célébrée en plein air, sur les Plaines d'Abraham. C'est Son Em. le Cardinal Villeneuve qui chantera cette messe d'ouverture. Il y aura deux sermons, l'un en français par S. Ex. Mgr Georges Gauthier, administrateur de Montréal, l'autre, en anglais, par S. Ex. Mgr James-Charles McGulgan, archevêque de Toronto.

Le jeudi soir, à 6 h. 30, une causerie dans les deux langues sera radiodiffusée pour les malades dans tout le Canada.

Le soir, à 8 heures, il y aura une heure sainte pour les prêtres.

A ST-JEAN-PORT-JOLI

Par souci d'exactitude je dois dire que deux lignes ont sauté la semaine dernière dans la citation que j'ai faite d'un compte rendu de "L'Événement" concernant la plaque en l'honneur des seigneurs de Saint-Jean-Port-Joli et de leurs épouses. Dans le compte rendu on lisait aussi: "les membres de la famille de l'honorable Louis Beaubien, de Montréal; la seigneuresse Fraser, de Fraserville". Il s'agissait des parents qui étaient présents lors de la pose de la plaque commémorative en l'église de Saint-Jean-Port-Joli, en juillet 1913. G. O.

La radio portera aux absents les discours, les prières et les chants du Congrès.

Au milieu de la nuit, aura lieu une grande manifestation sur les Plaines d'Abraham consistant en une heure solennelle d'adoration, messe à minuit et communion générale.

La journée du vendredi s'ouvrira par une messe de communion célébrée pour les enfants dans chacune des églises paroissiales de la ville. Dans l'après-midi on verra tous ces enfants groupés au parc des champs de batailles pour une grande démonstration au Dieu de l'Eucharistie.

Les dames et les demoiselles seront convoquées dans la matinée à des conférences particulières dans quatre ou cinq des principaux quartiers de Québec.

Enfin le soir, pour clore cette seconde journée il y aura des heures d'adoration dans toutes les églises de la ville.

Le samedi matin, messes dans toutes les églises de la ville pour les dames et jeunes filles.

A 10 heures, messe dialoguée au Parc des champs de batailles, spécialement pour la jeunesse.

Dans l'après-midi, démonstration sur les plaines pour dames et jeunes filles.

Le soir, grande démonstration de la jeunesse au Parc des champs de batailles. Représentation du "mystère de la Messe", de Ghéon.

Durant ces trois jours plusieurs séances d'études intéresseront les prêtres et les fidèles des sections anglaise et française.

Le sujet traité en ces séances d'étude portera sur le saint sacrifice de la messe: — sa nature, son efficacité, ses fruits; — sur la liturgie de la messe, acte principal du culte catholique; — sur la participation des fidèles au Saint Sacrifice. Dans les discours, les allocutions, les conférences, on parlera surtout de la sainte communion, source de lumière, de vie et de sainteté.

Le dernier jour, le grand jour du congrès, commencera, dans toutes les églises, par une communion générale.

A dix heures, à l'autel des Plaines d'Abraham, messe pontificale avec allocution, en français et en anglais, par l'Éminentissime Archevêque de Québec. Dans l'après-midi, la grande procession eucharistique se déroulera de la vénérable basilique de Québec par les rues de la Fabrique, Saint-Jean, Chemin Ste-Foy, Avenue des Braves, Chemin Saint-Louis, jusqu'au parc des champs de batailles. Douze arcs de triomphe, représentant chacune des provinces ecclésiastiques du Canada, placées par ordre d'ancienneté des diocèses, marqueront l'hommage extérieur de chacune de nos églises particulières.

La procession — à laquelle ne prendront part que des hommes et des jeunes gens — sera formée des diverses associations d'action catholique, des ligues du Sacré-Cœur, des congrégations de la Sainte Vierge, des Tiers Ordres, des confréries du saint Sacrement. Puis viendront les religieux laïques, les religieux prêtres, le clergé séculier, les prêtres, les évêques et les archevêques revêtus de la chape et de la mitre précéderont le pontife portant sous le dais, le Très Saint Sacrement.

Suivront les notables et la foule des hommes et des jeunes gens. Cette procession aura un caractère strictement religieux; on n'y entendra que des chants et des prières.

Au reposoir, après une brève allocution dans les deux langues, on lira un acte de consécration au Sacré-Cœur, puis viendront les acclamations au Dieu de l'Eucharistie; ce sera le moment pathétique du Congrès. Des milliers et des milliers de voix crieront sous la voûte des cieux de puissants hosannahs au Christ Roi! Après la bénédiction du Saint Sacrement le chant du TE DEUM, fera monter vers le ciel de vibrantes actions de grâces.

Voilà les grandes lignes du programme du Congrès eucharistique national canadien. Tout sera mis à contribution pour en faire un magnifique hommage de foi à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et aussi pour créer chez nos populations un renouveau de vie chrétienne. Préparons-nous à ce mémorable événement par la prière et le sacrifice, par les pratiques particulières de piété envers le Saint-Sacrement. Contribuons généreusement aux frais matériels que vont entraîner ces assises solennelles.



Le Dr Hjalmar SCHACHT a été réélu président du Reichstag, le 1er mars, pour un terme de quatre années. Ce choix met fin aux rumeurs voulant que le Dr Schacht se retire de la vie publique.



Le baron TOMII, conseiller de l'ambassade japonaise à Londres, a été nommé ministre du Japon au Canada.



Le général Iwane MATSUI, commandant en chef des troupes japonaises en Chine, a été rappelé à Tokio.



Mlle Jannah-M. CROSS vient d'être élue membre du conseil général du Barreau anglais. C'est la première femme à qui cet honneur échoit.

Des sourdes-muettes apprennent à parler

UNE VISITE A L'INSTITUT DES SOURDES-MUETTES DES SOEURS DE LA PROVIDENCE, RUE ST-DENIS, A MONTREAL



Devant le miroir



Tournez, moulins!

Pour régulariser la respiration. Cet exercice permettra plus tard à ces petites de prononcer de longues phrases sans les hacher.

Mme Corinne Rocheleau Rouleau



Elle a donné des conférences en Amérique et en Europe, et elle a écrit un livre émouvant: HORS DE SA PRISON, couronné par l'Académie française. Au début de la séance, elle a présenté ses hommages à l'éminent auditoire, accompagnée de quelques élèves, de la classe de démutisation.

Les sourdes-muettes de la rue Saint-Denis ont donné, à l'institution bien connue des Soeurs de la Providence, une séance publique présidée par Son Excellence Mgr Deschamps. Cette séance était la première du genre depuis vingt et un ans et a excité l'admiration de la foule nombreuse qui y assistait. Car il s'agissait d'une séance de démonstration d'enseignement spécialisé aux sourdes-muettes et aux sourdes-muettes aveugles, dont quelques-unes interprètent ensuite un drame mimé: le martyre de sainte Catherine.

La démonstration qui a soulevé le plus d'étonnement est sans contredit celle de la démutisation, c'est-à-dire l'enseignement de la parole aux sourdes-muettes. Ces dernières, envoyées jeunes à l'Institut, sont presque toutes susceptibles d'apprendre à parler. Dans leur famille, il leur est impossible de le faire parce que, naturellement, privées de l'ouïe, il leur faut l'aide d'un enseignement spécial. C'est cet enseignement que nous décrivons brièvement ici, tout en illustrant de plusieurs photos. Ce cours de

démütisation a pour but l'enseignement des éléments constitutifs de la parole et de la lecture sur les lèvres.

Il s'agit d'abord de faire l'éducation de l'attention. Au début la sourde-muette a une attention spontanée; elle voit tout sans s'arrêter à rien. Il faut l'habituer à avoir une attention volontaire et continue pour l'amener à saisir les actes si complexes et si délicats de la phonation.

Le premier exercice d'observation est une gymnastique qui consiste en un certain nombre de mouvements faciles et gradués que le professeur peut multiplier et varier autant qu'il est nécessaire.

Ensuite, vient la gymnastique buccale. Cet exercice a pour but la préparation des organes phonateurs à la parole.

Les sourdes-muettes en général ont la langue dure et épaisse. Ne s'en étant servi que pour manger, elles ne savent pas la mouvoir à la manière d'un parlant.

On place les élèves devant une glace pour qu'elles voient leur bouche en même temps que celle du professeur. Le travail est le suivant.

Premièrement: Exercice pour assouplir les lèvres: les presser, en écarter les commissures, les projeter en avant. Deuxièmement: pour la langue — la pousser entre les dents pour l'amincir, la mâcher pour l'amollir, la sortir vivement de la bouche pour lui donner plus d'agilité.

Mouvements élémentaires de la parole: la langue bien étendue, le dos de la langue soulevé, la pointe appuyée derrière les incisives inférieures, la langue refoulée vers le fond de la bouche, la pointe soulevée vers le palais.

Ce dernier exercice les prépare aux différentes positions qu'elles auront à prendre pour émettre les sons.

Il faut ensuite faire l'éducation des organes respiratoires. La sourde-muette respire mal; son inspiration est trop courte et elle ne remplit pas ses poumons d'air. De plus elle ignore les divers modes d'expiration usités dans la parole. Il convient donc de l'amener à inspirer profondément par le nez et à expirer lentement et régulièrement par la bouche.

Elle sent sur sa main comment son souffle s'échappe et elle fait de mé-

me. Tout dépend du souffle. Si la respiration est trop courte, la parole sera dure et saccadée; elle arrivera après chaque mot comme dans cette phrase: il... dit... beau.

Voici un des bons moyens employés pour obtenir une respiration régulière. En faisant tourner un moulinet (voir photo) le plus longtemps possible, l'élève prolonge assez sa respiration pour pouvoir plus tard prononcer tout un membre de phrase d'un seul jet.

Il est aussi de toute importance de faire distinguer le souffle chaud et le souffle froid. Le souffle chaud sert à l'émission des voyelles et des consonnes à résonance laryngienne, le souffle froid, à l'émission des autres consonnes.

Pour provoquer la vibration, on fait sentir les vibrations du larynx.

Pour l'enseignement des voyelles et des consonnes on se sert toujours du miroir pour que l'élève puisse prendre la position nécessaire, parce que chaque lettre demande une position particulière de la langue, des lèvres et des dents.

Pour "i" le dos de la langue est soulevé et la pointe est appuyée derrière les incisives inférieures. On part de la voyelle "i" pour enseigner les autres en faisant subir aux organes les modifications nécessaires.

Lorsque l'enfant sait les voyelles, on lui enseigne les consonnes. On commence par la plus facile, le "p", les lèvres étant pressées et le souffle explosif.

Pour le "t", la langue est appuyée contre les incisives supérieures.

La lettre "s" est très difficile à obtenir. La pointe de la langue est abaissée derrière les incisives inférieures tout en laissant un sillon au centre pour permettre le passage du souffle.

Quand une consonne est enseignée elle est associée aux voyelles syllabes directes d'abord, puis syllabes inverses: pa, pi, pu, co, qui, etc.

On forme des mots avec les éléments connus.

Dans le cours de démutisation (une année) les élèves apprennent 350 mots,

une trentaine de petites phrases occasionnelles, l'addition et la soustraction de 1 à 10.

Le signe de la croix puis une petite prière: "Jésus bénissez papa et maman".

L'écriture et le dessin marchent de pair avec la parole.

Elles peuvent lire quelques phrases sur les lèvres. Tous les ordres nécessaires pour diriger le travail de la classe sont donnés par la parole dès le début pour leur faire comprendre l'utilité du langage.

Les élèves de ce cours sont au nombre de 56, cette année. L'enseignement est individuel, ce qui exige l'aide de 5 ou 6 professeurs dans cette classe de commençantes.

Après les cours de démutisation, les élèves poursuivent ensuite leurs études jusqu'au diplôme. Celles de 7ième, 8ième et 9ième années suivent, en entier, le programme d'études spécial de l'Institut des Sourdes-Muettes, approuvé par le

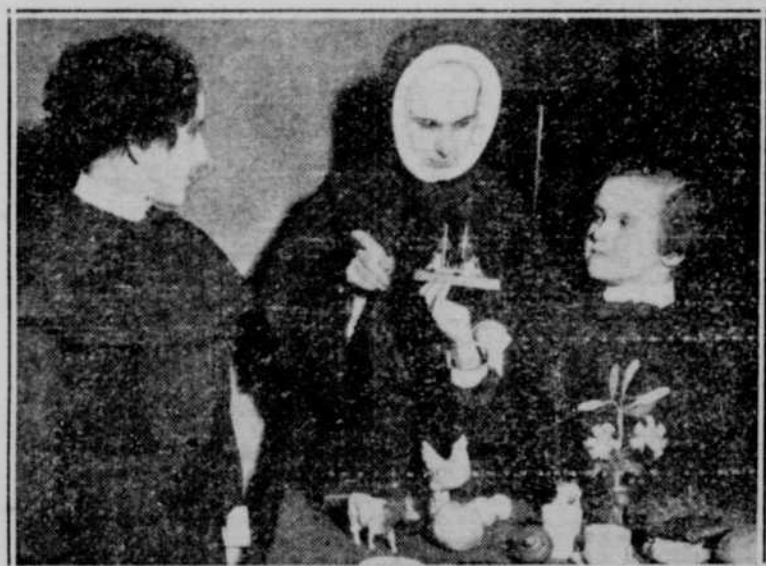


Quatre des interprètes du drame mimé: "Le martyre de sainte Catherine".

comité catholique de l'Instruction Publique. Elles peuvent ensuite retourner à leur famille, armées pour la vie, capables de mener une ex-

istence absolument normale, quand elles en ont et si elles le désirent. Quelques-unes deviennent religieuses. L'Institut compte cin-

quante de ces soeurs qui consacrent le reste de leur existence au patient et fructueux ministère de l'enseignement aux petites sourdes-muettes.



Elèves de la 1ère année, ayant terminé le cours de démutisation. Elles apprennent les formules les plus usuelles du langage par de petites causeries. Cet enseignement, très pratique, exige une mise en scène continue dans la classe.



La religieuse dicte, l'élève écrit ce qu'elle a compris au tableau.



Sept des cinquante Petites Soeurs de Notre-Dame des Sept Douleurs. Toutes étaient autrefois des élèves de l'Institut dont l'immense majorité ont appris à parler.



Les élèves de la classe anglaise, à l'Institut des Sourdes-Muettes, avec leur professeur, Soeur Alpha de la Providence. Ces élèves suivent un cours d'études complet, tout comme les Canadiennes - françaises.



Une sourde-muette aveugle conversant avec une religieuse.



Quelques sourdes-muettes-aveugles en classe. Au premier plan, madame Corinne Rocheleau Rouleau tenant une pièce de tissage faite par une sourde-muette-aveugle.

Un meurtrier promet de prier pour un PRÊTRE



N faisant son "dernier mille" avant de monter à la chaise électrique, Georges Patton confie à M. l'aumônier, le R. P. Hugh FINNEGAN, O.M.I.: Mon Père, je prierai pour vous.

Georges a été condamné à mort pour avoir tué, madame Carrie McGhee avec son mari et ses deux enfants.

L'horloge sonne minuit.

Dans sa cellule à l'autre bout du "corridor de la mort" Georges Patton entend l'horloge sonner les douze coups de minuit. En même temps les générateurs électriques commencent à gémir et à grincer. Il comprend; ce courant va lui ôter la vie.

Les autres détenus qui habitent le même corridor apparaissent derrière les grilles de leurs portes. Pleins d'attention pour leur camarade qui va les quitter ils veulent lui dire adieu.

Dans la chambre de l'électrocution se trouvent rassemblés les gardes, les juges, les employés de la prison. De même les reporters des grands journaux. Ils seront, de droit ou par curiosité, les témoins du drame qui va se passer entre ces quatre murs. Ils regardent attentivement la chaise électrique. Un meuble en bois de chêne, solide. Les crampons et fers pendent des deux côtés comme des bras qui attendent quelqu'un qu'ils veulent embrasser. Embrasser pour l'étouffer...

Entretiens dans la cellule du condamné, se tient un prêtre vêtu de son surplis et d'étole, le crucifix à la main. C'est le R. P. Hugh FINNEGAN, O.M.I., aumônier de la prison de Huntsville, le grand ami de tous les con-

damnés. Il vient de préparer Georges Patton à sa dernière heure: il a entendu la confession du meurtrier, il lui a donné la sainte Communion, il lui parle de cette foi, soutien et force du chrétien, qui lui promet après la mort une éternité de bonheur.

Le premier coup de l'heure fatale sonne, les gardes en uniforme ouvrent la porte de la cellule. Ils arrivent au moment précis. Georges est prêt à les accompagner. Il porte un habit gris, confectionné dans la prison même, son crâne chauve reflète la lumière qui vient du corridor.

La promesse.

GEORGES est debout. D'une main calme il ramène son habit, puis il tend ses bras vers le P. FINNEGAN et l'embrasse avec tendresse en disant: J'ai encore un moment. Je sais qu'il n'y a plus rien qui puisse me troubler. Vous êtes venu pour m'aider à faire ma préparation à la mort. Je vous en suis reconnaissant. J'ajoute ceci, Père Hugues: quand j'arriverai là-haut, je prierai pour vous, afin que le Bon Dieu vous laisse encore de longues années afin que vous puissiez aider de pauvres malheureux comme moi à quitter le monde.

Probablement c'est là la promesse la plus extraordinaire qu'ait jamais faite un homme de vouloir prier au ciel le Bon Dieu qu'il laisse un autre homme encore longtemps ici-bas dans le but qu'il a précisé.

Après ces paroles Georges et le prêtre se mettent en marche vers la chambre fatale. Les employés les suivent. En passant devant les cellules de ses camarades condamnés également à

mort. Georges répond à leur adieu. Puis il entre par la porte verte dans la chambre de l'électrocution. Sans jeter un regard sur la chaise il s'arrête et se tournant vers les employés il les remercie du bon traitement pendant qu'il habitait "le corridor de la mort". Il espère que lui et les autres se rencontreront dans l'autre monde; il en est profondément persuadé pourvu qu'ils soient aidés à faire leur préparation à la mort comme lui l'a été.

Je prie le Bon Dieu qu'il pardonne à tous leurs fautes et qu'il vous sauve tous, je répète: vous tous.

Puis, les crampons lui étant ajustés aux bras et aux jambes, il fait encore cette dernière prière: "Que le Bon Dieu préserve mon âme du feu éternel".

Ainsi finit la vie de Georges Patton.

QUE d'autres pensent comme il veut à ce sujet, à savoir si Georges Patton sera sauvé, lui-même ne s'en préoccupait nullement en allant à la chambre fatale. Il avait la persuasion la plus profonde d'être sauvé, accompagné qu'il était par le bon Père Hugh FINNEGAN; car celui-ci a déjà fait le même chemin 98 fois en accompagnant exactement 98 condamnés à mort. A tous ces pauvres malheureux le P. FINNEGAN a su donner quelque chose qui les a rendus forts, qui les a empêchés de trembler en face de la mort, qui les a fait faire leurs derniers pas d'un pied ferme, dans la confiance que leur avenir ne sera pas aussi noir que le fut leur passé. Georges Patton et les 98 autres avaient le cœur rempli

d'espoir et de confiance. Les instructions du P. FINNEGAN en avaient chassé le désespoir fatal qui les suffoquait à leur entrée dans le corridor de la mort. Sur ces 98 condamnés 77 ont été reçus dans la sainte Eglise catholique avant leur exécution.

Le P. FINNEGAN nous dit: Aux derniers moments, avant d'aller à la chaise électrique, je leur demande généralement quels sont leurs sentiments, maintenant qu'ils ont reçu les sacrements. Et tous, sans exception n'ont répondu: Je me sens un tout autre homme. Avant, j'avais peur. Maintenant, je suis en paix. Je suis changé complètement, je puis aller à la mort sans trembler.

Voici le cas d'un nègre Willie Pruitt, "Dagger" Pruitt (Pruitt-le-poignard) l'avait-on surnommé. La veille de son exécution, ils me fait appeler et me demande de le préparer à la mort en le recevant dans la foi catholique. Le temps pressait. Quelques heures seulement le séparaient de l'heure fatale de minuit. Je lui enseignai les choses les plus essentielles. Puis, je le baptisai et lui donnai les autres sacrements. Pendant que nous attendions les employés pour le conduire à la chaise, il me dit: Père, je viens de recevoir les sacrements. Laissez-moi parler en toute sincérité. Je dois vous le dire: Pendant ce dernier quart d'heure un tel changement est survenu en moi que je ne puis exprimer mes sentiments. J'avais une peur extrême de la mort, et maintenant je ne crains plus rien. Je peux monter sur la chaise immédiatement, et m'y asseoir! car je sais que mes comptes sont bien réglés!

(D'après la revue de "Mary Immaculate", San Antonio, Texas).

Action catholique et Action missionnaire



DANS son encyclique FIERMO PROPOSITO, en 1905, Pie X, qui résumait le programme de son pontificat dans ces paroles: "Instaurare omnia in Christo", notait que l'Eglise, tout en cherchant à étendre le royaume de Dieu dans les régions où jamais encore il ne fut prêché, ne manque pas de s'efforcer des toutes les façons à réparer les pertes subies dans le royaume déjà conquis.

Pie XI, le pontife de la "Pax Christi in regno Christi", a voulu, pour étendre et consolider davantage le royaume de Dieu, développer l'action missionnaire et l'action catholique, deux activités nettement distinctes et pourtant intimement unies, l'une qui tend à faire régner le Christ là où il est encore INCONNU, l'autre qui cherche à réaffirmer sa souveraineté dans les milieux où il est MECONNU.

Dès sa première encyclique, UBI ARCANO DEI, parmi les moyens de restaurer le règne du Christ et d'amener le retour de la paix chrétienne, impossible hors de ce règne, il signalait d'une part "les organisations, dites, pieuses unions, de clercs et de laïcs, qui ont pour objet le soutien et le développement des missions chez les infidèles, en vue d'étendre le règne de Dieu et de porter aux peuples barbares le salut temporel et éternel", et d'autre part "tout cet ensemble d'organisations, de programmes et d'œuvres, qui, par l'appellation sous laquelle on les réunit, constituent l'action catholique".

Les limites d'un article de journal ne permettent pas d'exposer en détail la pensée, ni de rapporter toutes les paroles du Souverain Pontife sur un sujet aussi vaste que les rapports entre l'action missionnaire et l'action catholique, qu'il se plaît à définir, par allusion à un épisode de la vie de Saint Philippe Néri, les missions à l'extérieur et les missions à l'intérieur.

Tout le monde pourtant peut bien découvrir ces rapports et l'importance que leur attache le pape: il suffit de relever ses propres paroles ou les paroles d'autres qu'il inspire.

Recevant en audience le 3 septembre 1936 les directeurs diocésains et les zélatrices des œuvres pontificales missionnaires d'Italie, à la suite de leur premier congrès national, Pie XI soulignait "l'intime connexion qui existe entre l'action catholique et l'action missionnaire. L'action catholique est née quand est née l'œuvre même à laquelle vous consacrez votre zèle; elle est née lorsque commença l'évangélisation du monde. Saint Paul déjà dans ses épîtres recommande non seulement des évêques, des prêtres ou des diacres,

mais encore des laïcs qui collaborent avec lui à l'évangélisation. Aussi peut-on bien dire que les plus grandes consolations réservées à l'action catholique sont justement celles qui se trouvent dans le champ des missions".

Lors du premier congrès missionnaire italien, à Padoue, en 1932, le pape faisait écrire par son secrétaire d'Etat, Son Em. le cardinal Pacelli, au président du congrès, Son Exc. Mgr Salotti, secrétaire de la S. Congrégation de la Propagande, pour préciser le devoir missionnaire des membres de l'action catholique. "L'action catholique est appelée à prêter son concours non seulement au congrès, mais à l'action missionnaire en général, puisque là où l'apostolat hiérarchique trouve un champ plus vaste et difficile où se développer directement là aussi la collaboration des membres de l'action catholique doit être plus directe, de façon que les âmes qui travaillent avec elle à la défense et à la diffusion du règne de Dieu dans leur propre pays sont par le fait même les amis et les soutiens de qui poursuit le même but au loin parmi les peuples qui ne sont pas encore chrétiens".

"Les missions catholiques! disait le pape, le 5 septembre 1932, aux jeunes gens d'action catholique, c'est une vague missionnaire qui envahit heureuse-

ment l'action catholique". Et ses jeunes auditeurs pouvaient alors se rappeler ses paroles, deux ans plus tôt, quand il disait sa joie de voir les missions figurer à une place d'honneur dans leur programme d'action; il ne pouvait pas, disait-il, s'arrêter à tous les détails de pareil programme, mais il ne voulait pas manquer de parler de leur secrétariat missionnaire et louer à l'occasion leur zèle pour les missions qui cherche à porter partout la lumière de la foi "et susciter de nouveaux apôtres, comme en une nouvelle Pentecôte, pour tant d'âmes qui n'ont pas encore reçu le don de l'Evangile".

Deux ans plus tôt encore, le 3 juin 1928, s'adressant aux étudiants et aux étudiantes universitaires d'action catholique, Pie XI les félicitait de s'adonner à la CHARITE MISSIONNAIRE. "Nous savons, disait-il, de quel cœur vous voulez aider de toutes les façons possibles les missions et le clergé indigène, cette préoccupation de tous les instants de nos prédécesseurs et la nôtre, préoccupation que font croître encore les besoins plus urgents de notre époque. "Et leur donnant sa paternelle bénédiction, il entendait bénir l'intelligence de leur charité, qui les faisait chercher, pour leur porter secours, les plus besogneux et les plus pauvres, ceux à qui manque la lumière de l'Evangile." Aux universi-

taires encore, le 4 mai 1932, il disait sa vive satisfaction de leur collaboration à l'œuvre des missions, collaboration qui continue véritablement l'œuvre même des apôtres et permet d'espérer en un avenir toujours meilleur pour l'extension du royaume du Christ; et il se plaisait à souligner que l'apostolat hiérarchique dont ils entendent être les collaborateurs se réalise justement dans son plein sens dans l'action missionnaire, qui est l'apostolat par excellence.

On pourrait multiplier les citations du pape sur le sujet. "L'action catholique est la participation des laïcs à l'action apostolique, qui est l'œuvre du Christ lui-même, pour le salut des âmes et pour l'extension du règne du Christ dans les individus et dans l'humanité tout entière". (Aux "petits amis" de l'université catholique, 12 mars 1926) "Le Souverain Pontife a toujours pensé, pense, et pensera toujours que l'œuvre de l'action catholique est vraiment, avant tout et surtout, MISSIONNAIRE ET APOSTOLIQUE" (au conseil supérieur de la jeunesse d'action catholique d'Italie, 21 novembre 1925). En diverses occasions, recevant en audience des groupes de jeunes gens et de jeunes filles, d'hommes et de femmes d'action catholique, il n'a jamais manqué de les féliciter de leur activité pour les missions et de les exhorter à continuer et à multiplier leurs efforts dans ce sens.

Que le pape désire voir travailler d'un commun accord l'action catholique et l'action missionnaire, il suffit pour s'en convaincre de relire la lettre du cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat au directeur national de l'Œuvre Pontificale de la Propagation de la Foi en Italie, en date du 4 février 1927. "Vous savez les appels répétés du Saint-Père, qui disent assez que sa pensée se porte constamment vers les missions, et que son désir serait de voir tous les catholiques d'Italie, et plus particulièrement les membres de l'action catholique, et en premier lieu les jeunes gens et les jeunes filles considérer la collaboration aux œuvres missionnaires comme un devoir important de leur apostolat". Ce qu'il faisait dire aux catholiques d'Italie, le Saint-Père le pense des catholiques de tous les pays du monde, même des pays de mission, auxquels il a recommandé l'organisation de l'action catholique et son développement COMME PARTIE INTEGRALE DE L'E-VANGELISATION. Aussi peut-on dire que plus l'action catholique et l'action missionnaire collaborent étroitement mieux elles répondront aux désirs du pape, de l'action catholique et des missions.

(Agence Fides)

VIE POPULAIRE DE M^{gr} GRANDIN STATISTIQUES CONSOLANTES

LA biographie de Mgr GRANDIN, par le R. P. E. JONQUET, O.M.I., étant pratiquement épuisée, le R. P. Léon HARMANT, O.M.I., vient de publier une vie populaire du grand évêque du Nord-Ouest Canadien: L'Épopée d'un Evêque-Missionnaire. — Le Serviteur de Dieu VITAL-JUSTIN GRANDIN, Oblat de Marie-Immaculée — 1829 — 1902. Prix 8 francs belges. S'adresser: Bureau du "Messager de M.I.", 71, rue St-Guidon, Bruxelles, Belgique; Canada: PP. Oblats, St-Albert (Alta).

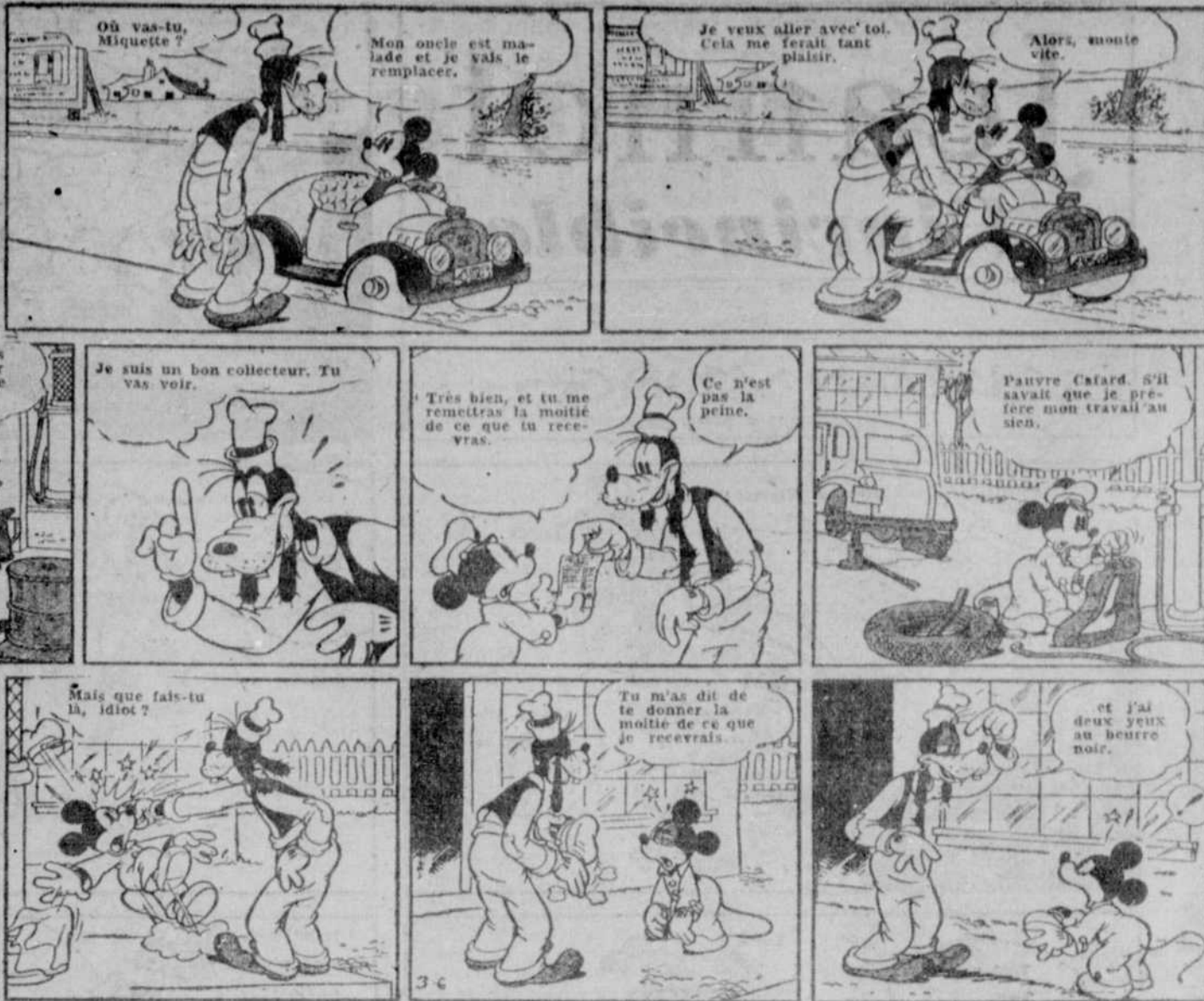
LES Oblats de la Ire Province des Etats-Unis ont prêché du 8 septembre au 8 décembre 1937: 56 Missions, dont 24 à 8 jours; 28 à 15 jours; 3 à 21 jours; 1 à 28 jours (à Brooklyn); — 23 neuvaines, 18 retraites, 13 exercices de 40 Heures, 1 Triduum. Leur champ d'action s'étendait sur 18 Etats: Californie, Colorado, Connecticut, District of Columbia, Delaware, Illinois, Indiana, Iowa, Massachusetts, Michigan, Minnesota, New-Jersey, New-York, Ohio, Pennsylvanie, Rhode Island, Washington et Wisconsin.

La Souris Miquette

par

WALT DISNEY

Registered U. S. Patent Office



Les visiteurs affluent aux parcs nationaux du Canada

Un communiqué du ministère des Mines et des Ressources nous apprend qu'au cours des neuf mois terminés le 31 décembre 1937, il a été admis aux parcs nationaux un total de 991,389 visiteurs, contre 895,355 à la même époque l'an dernier, soit une augmentation de 96,034, ou 10,7 p. 100.

Parmi les parcs sis dans les montagnes, celui du Banff a été le plus favorisé des visiteurs — 190,614 en comparaison de 173,311 pendant les neuf mois terminés le 31 décembre 1936. Le parc Jasper, plus au nord, le plus grand de nos parcs nationaux, a accueilli un bien plus grand nombre de visiteurs que l'année précédente. Le nombre des visiteurs au parc national des lacs Waterton — section canadienne du Parc international de la Paix Waterton-Glacier — a été de 53,326, contre 59,546. De l'autre

côté des Rocheuses, dans la Colombie-britannique, le parc Yoho a vu tomber de 64,461 à 56,157 le nombre de ses touristes; mais ce fléchissement a été plus que compensé par le total du parc Kootenay, monté de 52,736 à 64,125. Au parc du mont Rovelstoke, il y a eu 7,500 visiteurs contre 7,188 l'année précédente.

Plus à l'est, le parc Elk-Island, en Alberta, a accueilli 62,788 hôtes, en comparaison de 64,009. Ce parc, à quelque 30 milles à l'est d'Edmonton, ouvert d'abord comme réserve faunique, est devenu

un endroit préféré de villégiature et de vacances. Au parc national Buffalo, un autre refuge pour les animaux, il y a eu 9,830 visiteurs contre 10,000 en 1936.

Les zones récréatives des prairies canadiennes ont joui d'une grande popularité en 1937 : 28,846 personnes ont visité le parc Prince-Albert, en Saskatchewan, contre 25,327 en 1936; et 117,253, contre 101,013, le parc du mont Riding, au Manitoba.

Le parc national de Pointe-Pelée, en Ontario, a reçu le maximum de touristes

jusqu'ici, 289,295; le total fut de 281,700 en 1936. Cet endroit si pittoresque se trouve dans une région bien peuplée. Étant à proximité des grands centres industriels de Détroit et de Windsor, il est devenu un lieu préféré pour les vacances à prix modique. Il y a eu 22,000 visiteurs, contre 16,600, au parc national des îles du St-Laurent; et 7,610, contre 5,878, à celui des îles de la baie Georgienne.

Le parc qui entoure l'histoire Frot-Beauséjour, au N.-B., a accueilli à peu près le même nombre que l'année précédente. Le parc national de Fort-Anne, en Nouvelle-Ecosse, autre endroit historique, a été visité par 16,957 personnes, soit 676 de plus qu'en 1936.

Nos deux nouveaux parcs du Cap-Breton et de l'île du Prince-Edouard, établis tous deux en 1936, ont attiré 20,000 et 2,500 touristes respectivement.

La Princesse

THERESE

et les sept nains

WALT DISNEY

En dépit de leur crainte de la reine, les nains sont conquis par les charmes de la petite princesse.



Jeannot l'invincible

par

LYMAN YOUNG

Registered U. S. Patent Office.



Les phares à travers les âges.

P OUR guider les navigateurs, les hommes ont de tout temps utilisé des feux que, dès l'antiquité, ils songèrent à allumer au sommet des tours: 900 ans avant J.-C., il existait un tel phare au cap Sigée. Au début du III^e siècle, la tour de l'île de Pharos, devant Alexandrie, mesurait mille coudées de hauteur. Longtemps, les phares ne furent éclairés que par des feux de bois ou de charbon, des torches de résine ou des lampes grossières. Il faut attendre 1791 pour voir

apparaitre, inventés par Teulères et Borda, les premiers phares à réflecteurs paraboliques. En 1823, Fresnel inventa les phares lenticulaires. En 1864, on essaya l'éclairage électrique au phare de La Hève, au Havre. C'est à cet éclairage que les grands phares ont aujourd'hui généralement recours. Le plus souvent, leurs feux ne sont plus fixes, mais à caractères variés — blancs à éclats, blancs à éclats rouges, à éclipses, scintillants, clignotants, feux-éclairs — afin que les pilotes puissent non seulement distinguer la présence du phare, mais l'identifier.

L'eau qui tue.

Un mendiant fut un jour admis à l'hôpital pour une maladie assez bénigne. Il est de règle lorsqu'on entre dans un hôpital de prendre un bain. Mais le mendiant se débattit comme un beau diable. Je ne veux pas prendre de bain, hurlait-il, si l'on me baigne je mourrai. Les infirmiers se moquèrent de lui et le considérèrent sans indulgence. Son corps portait une épaisse couche de crasse. De toute évidence ce serait le premier bain, de sa vie.

Ils l'emmenèrent donc et le nettoyèrent consciencieusement avant de lui donner un lit. Quelque temps après l'infirmière s'approcha de lui pour prendre des nouvelles de sa santé. Elle eut la surprise de le trouver évanoui. Elle appela le docteur de service, qui se précipita à son chevet, mais avant qu'il ait pu intervenir l'homme était mort. Était-ce la peur? Était-ce un phénomène d'auto-suggestion? L'autopsie ne révéla aucune lésion susceptible de provoquer la mort. Le mystère demeure entier.



Affiliés à la Société Canadienne d'Histoire Naturelle et reconnus d'utilité publique par le gouvernement de la province de Québec.

CHEFS DE SERVICE

pour la région de
QUÉBEC

ENTOMOLOGIE : — M. Georges Maheux entomologiste provincial et le Rév. Fr Germain visiteur;
MINÉRALOGIE et GÉOLOGIE : — M. l'abbé W. Laverdière D. Sc. et le Dr Carl Faessler;
ZOOLOGIE : — M. le Dr Armand Brassard, Charlesbourg;
BOTANIQUE : — M. Omer Caron et M. l'abbé A. Robitaille;
PUBLICITÉ : — M. Pellerin LAGLOIRE.

No 290

Dimanche, 20 mars 1938

Aux jeunes naturalistes

Bravo! Ça va bien dans la boutique de votre secrétaire. La moitié des cercles ont déjà répondu au "Questionnaire". Quand cet article paraîtra dans l'Action, j'espère que tous auront retourné leurs réponses. Il faut cela. Pour ma part, je continuerai à correspondre et à ne m'occuper que des cercles qui voudront donner signe de vie.

Une dizaine de cercles m'ont déjà envoyé de la collaboration : rapports, conférences, articles, etc. C'est ce qu'il faut. Bientôt, la chronique sera réellement vôtre, vos écrits, vos nouvelles. Et la page des C. J. N. sera intéressante.

Si je me prend comme exemple, je reçois des journaux de France, d'Angleterre et des Etats-Unis. Cela m'intéresse parce que j'aime à suivre la politique et la littérature étrangère, mais la première chose

que je fais chaque jour, c'est de lire les journaux et les revues de Québec, Montréal ou de la campagne. La vie qui s'agit autour de moi, c'est d'abord cela que j'ai besoin de connaître. La même chose pour vous. Etudiez, apprenez d'abord ce qui se passe dans votre association, lisez en premier lieu les nouvelles, les travaux des C. J. N. de votre région. Ensuite seulement, vous lirez les beaux contes dorés sur la nature mexicaine ou chinoise.

Aujourd'hui, je présente quelques extraits des rapports de deux cercles. J'espère que cela stimulera les secrétaires des autres cercles à m'envoyer eux aussi de la collaboration. Samedi prochain deux autres cercles auront encore leur place d'honneur sur cette page. Surveillez bien cela.

P. LAGLOIRE.

Extrait du journal du cercle Marcoux

Il s'agit de l'étude d'une jolie plante textile: LE LIN.

"Tout le matériel nécessaire pour cette importante étude est apporté: tige de lin naturel avec racines, ses rameaux portant encore les capsules renfermant la graine; lin broyé, écorché, filasse, lin tissé, voire une serviette confectionnée avec le lin de la ferme des Ursulines de Roberval.

Après avoir admiré la délicatesse de la jolie fleur bleue, étudié les différentes parties de la plante au point de vue botanique, nous causons de son utilité.

Chaque opération subie par le lin est expliquée à l'aide des échantillons présents.

Quelle merveille dans chacune de ces transformations!

Le rouissage, le broyage, l'écorchage, le filage et enfin le tissage sont étudiés séparément en différentes leçons pratiques.

Résultat: Une démonstration à la séance solennelle du Cercle Marcoux, sous la présidence de monsieur le Principal de l'Ecole Normale. Elle eut un véritable succès.

A cette même réunion, les Jeunes naturalistes exposaient une belle collection de feuilles d'arbres recueillies dans nos cours."

Germaine DALLAIRE,

secrétaire du Cercle Marcoux
Ecole Normale des Ursulines,
Roberval.

Dimanche, 20 mars 1938

Plantes carnivores

La plupart des animaux se nourrissent de plantes; mais savez-vous que certaines plantes prennent leur revanche et se nourrissent d'animaux?

Elles sont, à cet effet, dotées d'un organe qui ressemble singulièrement à une bouche et d'un véritable estomac qui sécrète des sucs gastriques permettant une digestion complète des aliments. Ce sont des plantes que l'on peut qualifier de carnivores.

Il existe, par exemple, dans les marais de la Caroline, aux Etats-Unis, une plante vulgairement nommée "gobe-mouches", dont la tige est surmontée de belles fleurs blanches et dont les feuilles épaisses sont garnies de petits poils et de glandes rougeâtres.

Ces glandes produisent un suc qui ressemble à du miel et qui sert d'appât aux victimes dont la plante va faire son ordinaire.

Lorsqu'un insecte, attiré par ce nectar, se pose sur une feuille et insinue sa trompe entre les poils qui entourent les glandes, cet attouchement provoque une sorte de défilé, et la feuille se referme selon sa nervure médiane.

L'insecte est alors pris comme dans une souricière qu'il a actionnée lui-même, comme le fait une souris en mordant le petit morceau de fromage, et il est aussitôt inondé par un jet de liquide déchargé par les glandes.

La feuille conserve son étreinte plusieurs jours et, lorsqu'elle s'ouvre à nouveau, elle ne contient plus qu'une carcasse dénuée, ce qui permet de croire que l'insecte a été entièrement digéré.

Cette plante "gobe-mouches", appartient à la famille des Droseracées, mais ce ne sont pas les seules mangeuses d'insectes.

On peut observer, en Nouvelle-Guinée, une autre plante dont le piège atteint véritablement la perfection.

Ici, la famille est prolongée par un filament velu (d'où le nom de villosa), qui se termine par un petit récipient ressemblant à un fourneau de pipe. Cette petite urne est pourvue intérieurement de glandes qui sécrètent en quantité un liquide particulièrement appétissant pour les insectes. Ceux-ci arrivent en foule comme dans un piège à mouches et sont d'autant plus définitivement engloutis que l'urne est tapissée de pointes dirigées vers le bas et qui rendent toute évasion impossible.

Le liquide sécrété n'est pas tout miel, loin de là. Il contient un acide qui a la propriété d'extraire des insectes pris au piège tous leurs éléments nutritifs.

On peut également observer, en Australie, la Byblis géante, qui opère

en grand et capture des proies beaucoup plus volumineuses en les tuant d'un jet de liquide évidemment toxique.

Lorsqu'on étudie ces plantes carnivores, on ne peut s'empêcher de constater d'abord qu'il existe d'étonnantes analogies entre le règne animal et le règne végétal. Ensuite on a la preuve que la Nature a inventé, bien avant l'homme, et avec une perfection incomparablement plus grande, le principe des pièges à détente sensible au moindre contact et insidieusement appâtés, les attrape-mouches enduits de glu, les engins "lance-liquides", sinon enflammés, peut-être plus infailliblement meurtriers. Il existe même une plante carnivore aquatique dont le piège flottant est constitué par une petite vessie dans laquelle les insectes viennent se faire prendre.

Jules Verne lui-même n'aurait pas imaginé un sous-marin capable d'attraper des oiseaux.

Extrait du cahier des Rapports du cercle de Charlesbourg

Excursion sur la terre des Frères.

Nous partons vers 1 heure. Nous passons par la nouvelle route et de là, nous arrivons sur la terre.

Nous avons étudié sur place quelques conifères intéressants comme le mélèze, le thuya, l'épinette, etc. Le beau coloris du feuillage d'automne nous a particulièrement charmés.

En revenant, nous nous sommes amusés quelque temps avec les frères, au bord d'un joli bois. Nous avons joué au drapeau.

Une écaille de coco permet à tous de se désaltérer à une jolie source qui se trouve sur cette terre.

Nous étions de retour vers 2 h. 1-2, tous enchantés de notre promenade.

Ah! que c'est intéressant de faire ces promenades salutaires en pleine campagne. Sachons remercier Dieu de ces plaisirs qu'il nous procure.

Maurice RENAULD, sec.

HISTOIRE de FRANCE

PAUL LEHUGEUR

JEAN. — ETIENNE MARCEL

Après la défaite de Poitiers, le dauphin Charles convoque les Etats généraux en 1356 et en 1357, pour obtenir de nouveaux subsides, mais les députés du tiers état, profitant de la décadence de la noblesse, réclament une grande part dans le gouvernement. Le prévôt des marchands, c'est-à-dire le maire de Paris, Etienne Marcel, soulève le peuple, s'empare du pouvoir, maltraite le dauphin, puis le laisse imprudemment s'échapper de Paris. La populace déchaînée, et les paysans des environs, entraînés par l'exemple, commettent d'effroyables excès, mais les nobles reprennent bientôt le dessus: les paysans, malgré les secours qu'ils reçoivent des Parisiens, sont massacrés par milliers, des cantons entiers sont dépeuplés.



MARCEL ET LE DAUPHIN.

Etienne Marcel, résolu à profiter des événements pour abaisser le pouvoir royal, se mit à la tête de 3.000 insurgés, et envahit le Palais, où habitait le dauphin Charles; il pénétra dans sa chambre, et le somma avec colère de s'accorder avec les Etats généraux pour mettre fin aux malheurs publics. Le Dauphin ayant répondu avec hauteur qu'il n'avait pas d'avis à recevoir: "Faites ce pourquoi vous êtes venus", dit Marcel à ses hommes. Aussitôt les insurgés se ruèrent sur l'entourage du Dauphin, et massacrèrent les deux maréchaux de Champagne et de Normandie. Le Dauphin eut la vie sauve, mais il eut sa robe tout ensanglantée, et fut contraint de mettre sur sa tête le chapeau rouge et bleu d'Etienne Marcel, (février 1358).

En même temps, Etienne Marcel, qui veut ouvrir les portes de Paris à Charles le Mauvais, pour le faire roi, est tué par les Parisiens, et le dauphin, qui a réuni une armée, rentre dans Paris sans résistance (1358). Edouard, à qui le dauphin refuse d'abandonner la moitié de la France, débarque de nouveau à Calais, traverse le Picardie et la Champagne (1360), et menace Paris; enfin, désespérant d'attirer les Français hors de leurs places de guerre, il offre au dauphin des conditions très dures encore, mais que la France épuisée, accepte avec joie; par le traité de Brétigny (1360), la Guyenne, le Limousin, la Saintonge, l'Angoumois, le Poitou et la ville de Calais sont cédés à l'Angleterre; le roi Jean recouvre sa liberté.



QUAND PARIS NE POSSEDAIT QUE NEUF STATUES...

Il fut un temps où la capitale ne possédait en tout et pour tout, que neuf statues... Et cela ne remonte pas si loin. Il y a soixante ans, en effet, les seules statues de Paris étaient celles de Napoléon, sur la colonne Vendôme; de Henri IV, sur le Pont-Neuf; de Louis XIII, place des Vosges; de Louis XIV, place des Victoires; de Philippe-Auguste et de saint

Louis, place de la Nation; de Molière, rue de Richelieu; de Ney, avenue de l'Observatoire; et de Moncey, place Clichy. Depuis...

COLLECTIONS ORIGINALES.

Les collectionneurs n'ont pas de loi et les objets les plus étranges tentent leur manie. Pourtant, même dans ce domaine si vaste, il est des inclinations surprenantes.

C'est ainsi qu'on a vendu, en 1932, à Londres, une collection de sifflets. Un Belge collectionne des pur-sang en gestation qu'il recueille dans des bocaux d'alcool. Miss Jeannette Mercet, de Portsmouth, a réuni entre des plaques de verre, huit cents toiles d'araignées. Un médecin légiste de Chatam ramasse des lanternes de vélos. Un notaire de Valenciennes se passionne pour les portraits d'assassins; un vieux savant de Privas entreprend de réunir toutes les variétés de bois indigènes dont il fit faire neuf

cent cannes. Un amateur dauphinois, lui, collectionnait des sons de cloche... Quant aux amateurs d'objets moins saugrenus, ils sont légion. On ne saurait énumérer les collectionneurs de poignées de portes, de boîtes d'allumettes, de cuillers, de clefs, d'encriers et d'autres amusettes.

— Est-ce que tu veux un bonbon, Toto ?
— Oh ! oui, maman. J'en voudrais bien un "collés" ensemble.

PIERROT



"God Save the King"

Le prix d'Europe

LES origines du *God save the King*, écrit M. Fr. Pelletier, dans le "Devoir" (Vie musicale), ont depuis longtemps été l'objet de conjectures, de recherches, d'analyses, qui ne semblent pas avoir fixé avec certitude l'auteur d'un chant qu'on retrouve, dit-on, dans une vingtaine de pays. Les uns tiennent pour Haendel, d'autres pour Lully.

Avant de parler de ces deux auteurs, nommons quelques pays qui s'en servent. C'est le *Heil dir im Siegerkranz*, en Allemagne, *Tis of thee, my country*, aux Etats-Unis. L'air est officiel au Danemark, en Suède, en Norvège, en Suisse, dans les anciens Etats allemands de Bavière, de Prusse, de Saxe, de Wurtemberg, dans les villes de Hambourg, Mecklembourg, Weimar; et cette liste (due à Sigmund Spaeth) est loin d'être complète.

Y a-t-il donc dans cet air qui nous semble pompeux, mais ennuyeux, une vertu musicale qui n'apparaît qu'aux races nordiques? C'est possible; et nous, de mentalité qu'on se plaît à qualifier de latine, nous ne la découvrirons peut-être jamais.

Suit un article paru à Paris, en 1855, dans le *Musée des Familles*.

ORIGINE DU "GOD SAVE THE KING"

Si la reine d'Angleterre visite Paris, comme on l'annonce, la musique française ne manquera pas de saluer sa bienvenue du fameux air : *God save the King*. Or, Sa Majesté Victoria elle-même sait-elle l'origine de l'air national de ses trois royaumes? Elle pourrait l'ignorer avec beaucoup de sagesse — et nous venons seulement de l'apprendre. Le fait est assez original, et assez important, pour intéresser nos lecteurs, — surtout au moment où les airs anglais et français, si longtemps en désaccord, forment une harmonie fraternelle et cordiale.

L'Angleterre doit le *God save the King* à la France, et voici comment. Un jour, Mme de Maintenon avait exprimé le désir d'avoir un beau cantique, paroles et musique pour le faire exécuter par les demoiselles de la maison royale de Saint-Cyr, toutes les fois que le roi Louis XIV entrerait dans la chapelle. Le désir de Mme de Maintenon fut bientôt satisfait et, lors d'une visite de Louis XIV à Saint-Cyr, les demoiselles chantèrent le cantique suivant mis en musique:

Grand Dieu, sauvez le roi!
Grand Dieu, vengez le roi!
Vive le roi!
Que toujours glorieux,
Louis victorieux
Voie ses ennemis
Toujours soumis!

Quelque temps après, l'illustre musicien Haendel, étant en France entendit chanter à Versailles le cantique, accompagné d'un brillant orchestre. Il fut ravi de son effet puissant et majestueux, produit toutefois par des moyens bien simples.

Haendel obtint de la supérieure de Saint-Cyr la permission de copier l'oeuvre musicale et, de retour en Angleterre, il l'offrit au roi George I.

Or, qui avait composé cette musique? C'était Lully.

— Et qu'a-t-on fait, en Angleterre, du cantique des demoiselles de Saint-Cyr? On en a fait le chant de bravoure, l'air national de l'Angleterre, le fameux *God save the King*.

PITRE-CHEVALIER

Cette histoire, ajoute M. Pelletier, a fait périodiquement son tour du monde. Voyons comment le musicographe américain Sigmund Spaeth analyse les sources possibles du *God save the King*.

En Angleterre, un groupe en attribue la paternité à John Bull, un autre, à Henry Carey. Les partisans de John Bull disent qu'en 1616, il écrivit sous le même titre un air avec variations dont la musique ne ressemble aucunement à l'air que nous connaissons, mais qu'il écrivit aussi une autre composition — qu'il joua devant le roi Jacques Ier — et dont une partie est pareille aux notes des mots *Send him victorious*.

Sur les prétentions d'Henry Carey, M. Spaeth raconte que John-Christopher Smith, le secrétaire de Haendel, a affirmé que Carey lui avait apporté l'air pour en faire corriger la basse; un M. Townsend dit que son père avait entendu Carey chanter *God save great George, our King* en 1740.

Henry Purcell s'est vu attribuer l'air. A Genève, on soutient que c'est un hymne suisse qui date de 1602. La *Lire Maçonne* (sic), publiée à La Haye en 1763, donne des paroles qui "doivent être chantées sur l'air du *God Save* (sic) *great George, our King*. On trouve l'air au Musée Germanique de Nuremberg, sous forme d'arrangement pour le luth, en date de 1760 (un an après la mort de Haendel).

Jusqu'ici, il n'est pas question de Haendel comme auteur de cette musique, mais M. Spaeth écrit :

"Lully avait évidemment fait un arrangement de l'air pour Louis XIV et l'on prétendit un temps qu'il avait composé la mélodie, surtout parce que les religieuses (nuns) de Saint-Cyr affirmaient qu'elle avait été chantée là au dix-septième siècle et qu'elle était, sans doute possible, d'origine française. Haendel s'en servit plus tard pour un chant en l'honneur de l'électeur de Hanovre (George Ier d'Angleterre) et on l'accusa d'avoir prétendu qu'il lui appartenait".

Voilà tous les éléments de la question. Haendel vécut de 1685 à 1759. Lully mourut en 1687. Si l'air et les paroles *Grand Dieu, sauvez le Roi!* qui s'y moulaient si bien étaient chantées à Saint-Cyr du temps de Lully, le chant est donc bien antérieur à Haendel.

Donc les seuls compositeurs auxquels on puisse attribuer l'air du *God save the King* sont John Bull, Henry Carey, Lully et peut-être Henry Purcell.

Entre ces quatre compositeurs, c'est la comparaison des dates de leur naissance et de leur mort qui aiderait le plus à établir un diagnostic sûr.

Marian Anderson

ET LA "MUSIQUE NEGRE"

LA musique nègre est une musique de sauvages."

"C'est la seule musique d'aujourd'hui", ont répondu les snobs de 1925. Les gens sérieux ajoutaient : "Voilà de la musique populaire, riche et neuve; pourvu que la transplantation ne la déflöre pas!"

Mais, l'immense majorité de ceux qui s'intéressent de loin aux questions musicales, restaient hostiles; au meilleur de leur bonne volonté ils affirmaient : il y a la musique nègre à laquelle nous ne comprenons rien et la "musique", que nous entendons dans notre loge de ce grand théâtre qui se consacre bihebdomadairement à la musique.

Marian Anderson, hors ses qualités d'interprète, dont on a dit tout le bien qui lui était dû, a su montrer la parenté du folklore nègre de l'Amérique du Nord avec toute la musique des autres hommes. Elle a fait connaître, en chantant qu'il s'agissait d'une même substance musicale traduisant des émotions très voisines avec des moyens très proches. Et, lorsque, dans une salle vénérable, le contralto noir fait succéder à l'Alleluia de Mozart, le negro spirituel *Sometimes I feel like a motherless child*, il reste peu de sceptiques.

Liszt

LA Philharmonique de Berlin, conduite par Schmidt-Isserstedt, joue sans faiblesse la 6e Rhapsodie, dite *Carnaval de Pest*. Liszt a écrit de la plupart de ses rhapsodies une version de piano et une version orchestrale. Le *Carnaval de Pest* est sans doute une de celles qui brillent le mieux à l'orchestre; le style même de la rhapsodie de Liszt, qui juxtapose les différents aspects d'un même motif, sans qu'il y ait à vrai dire un développement, ne cadre pas toujours avec le besoin de consuetudine rigoureuse nécessité par la multiplicité et l'ampleur des moyens de l'orchestre.

La 6e Rhapsodie de Pest, des rythmes de valse sont esquissés qui rappellent la proximité de Vienne, sans n'être jamais vulgaires.

A PROPOS DE L'ACCIDENT

survenu à

Martinelli

L'ACCIDENT arrivé tout récemment au tenor Martinelli, terrassé par une gastrite aiguë au milieu du premier acte d'*Aida*, n'est pas le seul — avec d'autres causes pourtant, — qui soit arrivé au Metropolitan et sur d'autres scènes lyriques, note M. Frédéric Pelletier dans une de ses dernières chroniques musicales dans le "Devoir".

A la première représentation de la *Traviata*, à Venise, la chanteuse Donatelli était tellement cupulente que l'annonce qu'elle souffrait de phthisie commença par faire rire. Mais ce fut bien pis lorsqu'à la fin du dernier acte, elle se coucha. Le lit ne put résister à son poids et s'effondra par le milieu, la tête et le pied se rejoignant à la manière des deux toits d'une tente.

A la première du *Barbier de Séville*, un chat noir eut la fantaisie de fai-

re son tour sur la scène. Les acteurs, probablement superstitieux comme beaucoup le sont, voulurent chasser la bête avant de continuer l'acte, mais Dom Basile tomba et son nez heurta le plancher avec des résultats désastreux. C'est dans son mouchoir qu'il dut chanter la fameux monologue de la Calomnie. L'acte fini, Rossini, qui était au piano, se leva, salua et alla se coucher. Des années après, il avait loué une villa à Passy, tout près du chemin de fer. Un de ses amis lui ayant demandé s'il n'était pas incommodé par le bruit des trains, il lui répondit : Lorsque on a assisté à la première du *Barbier de Séville*, on est immunisé contre tous les sifflets.

Otello, chanté il y a deux semaines au Metropolitan, eut aussi ses aventures. Une des premières *Desdémones*, la diva Vesseri, ne chanta le rôle qu'une fois. On sait que *Desdémone* est étranglée par *Otello*. Le ténor qui jouait le rôle-titre, excité par son personnage, ne se contenta pas du geste, mais poussa violemment sa lourde épée de côté, frappant la chanteuse sur le tibia. La Vesseri ne pouvait crier, ni faire un mouvement, mais, le rideau tombé, elle jura que jamais on ne la reverrait dans le chef-d'oeuvre de Verdi.

Dans le même opéra, le baryton Edward Bispham, qui eut son heure de célébrité au Metropolitan, voulut répéter le geste de Victor Maurel qui avait été de la création avec Tamagno. Quand *Otello* perdit connaissance, l'ago lui met le pied sur la poitrine. Mais *Otello*-Tamagno, qui avait supporté le pied de Maurel, ne connaissait pas à un humble baryton américain un geste aussi audacieux. Il se leva sur son séant, repoussa le pied de Bispham et reperdit connaissance.

PETIT COURRIER MUSICAL

JAZZ (L.) — Les PERCUSSIONS sont des instruments ordinairement destinés à marquer le rythme : i.e. tambours, caisses, cymbales, etc. Les timbales, elles, jouent un rôle à la fois rythmique et mélodique.

GABRIELLE — L'Appassionata est le titre que l'éditeur CRANZ, de Hambourg donna à la sonate op. 57 de Beethoven. Nous regrettons de n'avoir pas vu le film que vous mentionnez dans votre lettre.

"Lascio quio planga" est un extrait du "RINALDO" de Haendel.

LUTRIN (St-B.) — La règle d'or dont il est parlé dans le programme en question est définie comme suit dans le Dictionnaire de M. Brenet : "La Règle d'or des anciens théoriciens du chant liturgique interdit de respirer au moment où l'on aborde une nouvelle syllabe, à l'intérieur d'un mot ou entre deux mots unis par le sens. Cette règle s'appliquait lorsqu'aucun signe n'indiquait dans la notation les divisions de la phrase, marquées depuis par les diverses barres de la notation du plain-chant."

W. R. (H.) — Cette "Symphonie concertante" de Mozart fut enregistrée par COLUMBA, avec Lionel Tertis et Albert Sammons, pour l'alto et le violon, et la Philharmonique de Londres sous la direction de Sir Hamilton Harty.

Nous vous suggérons une oeuvre de Peter Warlock : "CAPRIOL" (enregistrement VICTOR, H. M. V.).

"Notes on the Church cantatas of J. S. Bach" (W. S. Hannam) publiées par l'Oxford University Press est une sorte de plaquette très intéressante sur le sujet qui vous intéresse.





Le Prince Vaillant

Roman historique du temps
du roi Arthur — par
HAROLD R. FOSTER



Dans sa randonnée, le prince rencontre un monstre à figure humaine qu'il parvient à terrasser.



L'ayant blessé, il le soigne et le veille jusqu'à ce qu'il soit en état de parler.

Le prince apprend que cet homme se nomme Thog et qu'il vit au milieu des marais, tout à fait à l'ouest.



Thog voulant à tout prix retourner chez lui, très faible, et le prince doit l'aider à se relever.



Au bout de trois jours, il installe Thog dans son canot et se met en route.



Thog lui indique le chemin et le prince, ayant chaussé les "skis", tira le canot.



Un cri de Thog attire soudain l'attention du prince.



qui voit s'approcher une tortue géante, un animal préhistorique.



Le jeune prince prend une flèche et la lance à l'animal.



La bête avançait toujours en dépit des flèches que lui décochait le prince.



Une flèche cependant atteignit la tortue à un oeil. Il était temps, l'animal était presque sur le prince.



Ayant ainsi échappé à un grand danger, le prince et Thog continuent leur route à travers les marais.



La semaine prochaine:
CHEZ LA SORCIERE

La fortune vient en se coupant.

C'est du moins ce qui arriva à M. Gillette, inventeur des lames du même nom.

Gillette était un humble représentant en bouchons. Le commerce n'allait pas fort, le métier était monotone, et son rasoir coupait mal, mais il coupait suffisamment pour lui entamer la figure.

Le sang qui ruisselait sur sa joue fit

jaillir dans son cerveau un éclair de génie. Sur sa table de toilette se trouvait un peigne. Il songea à réunir ces deux ustensiles. Le rasoir mécanique était inventé.

Restait à lancer l'invention. Il se lança dans l'aventure avec mille dollars seulement.

Puis les mois passèrent. Personne ne semblait se soucier d'acheter le nouveau rasoir. Il vécut des heures tragiques.

Les créanciers devenaient menaçants. La situation fut sauvée par un bailleur de fonds qui mit 12,000 dollars dans l'affaire.

Dès ce moment la situation s'améliora sensiblement. Enfin elle prit des proportions gigantesques. Des usines naquirent au Canada, en Angleterre, en France.

Mais Gillette était las du succès. Il vendit son entreprise pour 750,000 dol-

lars et passa le reste de sa vie à écrire des livres savants sur les problèmes sociaux.

— Tu as vu que le pharmacien du coin de la rue liquide tous ses remèdes à moitié prix?

— C'est bien ma veine! Je n'ai personne qui soit malade à la maison!



par GEORGE BRADSHAW



AM HEWITT, le patron, rentra au camp au coucher du soleil. Il me suffit de jeter un regard sur ses traits pour comprendre que tout ce que je craignais allait rejaillir sur nos têtes avant longtemps.

Hewitt descendit de cheval et se dirigea vers le chariot sur lequel j'étais assis. Ses larges épaules étaient rejetées en arrière, sa moustache grise était hérissée comme des piquants de porc-épie et son visage tanné respirait la colère rentrée.

— Hé, patron, criai-je, avez-vous eu votre entrevue ?

J'avais prononcé ces paroles d'un ton qui s'efforçait de paraître léger, mais intérieurement je pestais contre mon équipe. Tout le monde avait profité de l'absence du patron pour tirer au flanc. Le café bouillait et se répandait sur le feu, le repas n'était point préparé ; quant aux écuries... mieux vaut ne pas en parler ; les chevaux, éparpillés dans la nuit qui tombait, faisaient penser à une sortie d'école de village. Le cuisinier, l'homme proposé à la garde des bêtes, tous les cavaliers jusqu'au dernier étaient assis en rond derrière le plus grand des fourgons et jouaient aux dés, aux dés qu'avaient apportés un gamin chargé de la sellerie et du harnachement, un gamin que nous ne connaissions pas une heure plus tôt.

Mais pour le moment le patron était trop échauffé pour remarquer une négligence qui, un autre jour, l'eût fait hurler.

— Oui, dit-il, en maugréant, j'ai eu une conversation avec ces malandrins.

Sont-ils disposés à nous laisser conduire le troupeau de l'autre côté du défilé ?

— Non, par le diantre ! s'écria-t-il en montrant le poing dans la direction du Nord.

A un mille, au Nord de l'endroit où nous campions, les montagnes qui encerclaient le bassin de Zacaton se réunissaient pour former une sorte de goulet, de défilé étranglé, connu sous le nom de Spanish Moteh. Nous pouvions distinguer d'ici quelques tentes, des hangars, et l'échafaudage d'un grand puits de pétrole : de temps à autre, la brise nous apportait les échos affaiblis des machines dont les gens de là-haut se servaient.

— Mais, du moins, patron, vous leur avez parlé poliment ?

— Oui, j'ai eu beau leur expliquer que mon intention n'était pas de transformer leur camp en piste à bétail, que je voulais simplement abreuver quelques milliers de têtes dans les puits et pousser ensuite le troupeau jusqu'à Barley Flats, en passant par le défilé, qu'ensuite ils ne nous verraient plus... rien n'y a fait. Leur chef a pris ça mal : on aurait dit que je ne tendais à rien moins qu'à faire passer tout le cheptel du Texas sur son lit à roulettes.

— Vraiment ?... Ensuite ?...
— Ensuite, il m'a proprement envoyé au diable... Pas un seul de mes "beefsteaks" ambulants ne traverserait son terrain. Pas une vache ne salirait ni ne gâcherait l'eau dont il avait besoin pour ses chaudières ! Non, monsieur !

— Mais il y a bien assez d'eau à Spanish Moteh pour lui et nous ?

— Bien sûr.

— Voyez-vous, patron, il doit avoir une raison plus ou moins avouable pour se montrer aussi intraitable.

— Je parie que le vieux Trumbull l'a payé pour bloquer le passage.

— Pourriez-vous le prouver ?

— Peut-être pas devant un tribunal... Mais vous voyez le jeu ? Hier, précisément, Trumbull a envoyé son troupeau à Barley Flats ; ce sinistre individu est persuadé qu'il va me battre et prendre les devants, même s'il doit violer une loi ou deux avant d'y parvenir.

L'amertume du patron était fort compréhensible. L'Etat avait concédé de vastes pâturages — des pâturages de premier ordre — à celui qui les occuperait le premier. Hewitt avait mis tout son capital dans l'achat d'un beau troupeau, des bêtes de deux ans, qu'il venait de lancer dans la direction du nouveau pâturage ; le défilé du Spanish Moteh était le seul passage par lequel nous pouvions atteindre Barley Flats de ce côté-ci de la montagne ; qui plus est, les seuls points d'eau utilisables se trouvaient exactement à la sortie du défilé.

Et le vieux Trumbull nous avait bloqués !

Trumbull menait son bétail à Barley par l'autre côté de la chaîne de San-Marco. Rien ne le menaçait, il arriverait avant nous : le premier arrivé, le premier payé, s'en emparerait à notre barbe. Si, ne pouvant abreuver nos bêtes, nous étions contraints de leur faire faire l'immense détour par la plaine désertique de Por Dios, nous pouvions escompter une perte sèche d'au moins quarante pour cent. Les créanciers de Sam Hewitt lui ôteraient sa chemise, et sa peau par-dessus le marché.

— Patron, lui dis-je, le mieux serait de chercher un de ces tours que vous avez certainement dans votre sac.

— Voilà ce que nous allons faire, Seth, dit-il. Séparez les "grandes cornes" du troupeau vous savez ces rudes taureaux mexicains que vous pensiez envoyer aux "rodeos". Il y en a environ trois cents. Nous allons les grouper et les lancer vers le défilé ; à l'entrée, nous les affolons et ils s'engouffreront en trombe, en bousculant ces brigands et leur campement.

— Ils vont rentrer là dedans comme un cyclone !

— Tous ces singes seront obligés de grimper sur leurs échafaudages et les taureaux nettoieront la place : passage libre pour nos bêtes !

— Si c'est un coup de surprise, le tour réussira. Mais il faut envisager le cas où ces vauriens engageraient le combat. Du moment qu'ils sont assez malhonnêtes pour se laisser acheter, peut-être iront-ils jusqu'à envoyer du "plomb"... !

— Ce serait pain bénit ! s'écria Hewitt, je paierais cher pour que l'occasion se présente... Mais qu'est-ce que je vois là !... Mais ces gens sont fous !

Ses yeux exorbités parcouraient le camp comme s'ils apercevaient des choses horribles...

Le dîner était en train de brûler, les "chevaux" s'en allaient dans toutes les directions, le troupeau errait, mugissant de soif ; quant aux hommes, ils étaient tous en cercle autour d'une couverture sur laquelle un gamin, vêtu comme un vagabond, faisait sauter et rouler des dés.

— Hé, là-bas ! hurla Hewitt d'une voix de tonnerre.

— Le jeu s'arrêta net ; comme l'image du châtiment, le patron s'avança à grands pas vers le groupe.

— Qui a commencé ? interrogea-t-il, le regard plus enflammé que jamais.

— C'est moi, monsieur, dit le gamin d'un ton respectueux.

Il se mit debout ; le garçon n'avait pas encore dix-neuf ans ; imberbe, mince, muselé, il avait des cheveux couleur de sable blond, de grands yeux bleus au regard très droit et un sourire timide. Ses vêtements étaient bons à jeter ; quant au cheval qui l'avait mené chez nous, il était si maigre, si décharné, qu'on eût juré entendre ses os s'entre-choquer quand il marchait. Ce petit me faisait bonne impression en dépit de son apparence extérieure.

— Quelle idée avez-vous pu avoir en entraînant tous mes hommes dans ce jeu du diable ? demanda Hewitt... Et d'abord, qui êtes-vous ?

Le jeune garçon eut une hésitation :

— Mon nom est Jimmy Miles. Je cherche du travail, M. Hewitt. J'en ai... vraiment besoin.

— Jimmy Miles ?... Dites-moi donc, ne seriez-vous pas le même Jimmy que le shérif a mis en prison pour le vol d'un cheval ?

Jimmy rougit, mais regardant le patron dans les yeux, il répondit :

— Oui, j'ai été emprisonné pour une année. Mais ils m'ont relâché presque tout de suite, quand j'ai pu prouver que j'avais acheté ce rouan le plus régulièrement du monde. Je ne suis pas un voleur.

— Qu'avez-vous fait depuis votre libération ?

— J'ai cherché du travail, en vain ; personne ne voulait m'en donner, pensant peut-être que j'étais... ce que je ne suis pas... M. Hewitt, pouvez-vous me garder ?

— Je n'ai besoin d'aucun extra, répondit sèchement le patron, que ses propres malheurs rendaient insensible à ceux des autres. De plus, je n'engage jamais des joueurs ; ce sont des tueurs de temps, quand le temps vaut de l'or !

Le garçon ne discuta pas. Il fit demi-tour simplement et, sans attendre son souper, prit son cheval et quitta le camp. Je le suivis et chevauchai quelques instants à ses côtés.



Devant mon cheval une énorme colonne de terre monta vers le ciel dans un bruit de tonnerre...

— Je n'avais pas l'intention d'organiser ce jeu, me dit-il. (Il sentait que je n'étais pas mal disposé à son égard et tenait à ce que je le comprenne bien...) Ces dés étaient ceux de mon frère. Il est mort ; je suis seul. Il m'a appris à les manipuler comme il faut et à ne pas gâcher un jeu ; c'est bon pour les novices. Je m'amuse avec eux quand je n'ai pas de quoi fumer.

— Où allez-vous, mon garçon ? demandai-je.

— Vers le nord. Peut-être à Tres Pinos. On m'a parlé d'une place de garçon de salle dans un "saloon".

Joli travail pour un gamin comme celui-là ! A servir des verres et à balayer de la sciure de bois, il ne tiendrait pas une semaine. Il repartirait à l'aventure, à la dérive ! Et si dans un an le shérif le prenait de nouveau avec un cheval rouan, il y aurait toutes les chances pour que ce cheval soit réellement une bête volée...

Tandis que le gamin, après m'avoir gratifié d'un "au revoir, vieux chevronné" et d'un sourire, gravissait la pente qui conduisait à Spanish Moteh, je ne pus m'empêcher de pousser un juron...



Cette nuit-là, nous séparâmes les trois cents taureaux du restant du troupeau. J'envoyai un guetteur du côté du défilé, afin qu'il puisse nous mettre en garde à temps en cas de mauvais tour. Mais il revint avec des nouvelles rassurantes... si rassurantes même que le patron et moi en fumes presque troublés.

A l'aube nous étions prêts.

— Allons-y ! s'écria Hewitt.

Nous montâmes donc vers le "Moteh". Sam et moi en tête, suivis des taureaux que poussaient nos cow-boys.

A l'entrée du défilé, les hautes murailles me donnèrent l'impression que nous nous engagions dans une trappe et que nous n'en sortirions point. Devant nous, dominant le camp des "pétroliers", le grand échafaudage du puits s'élevait.

Sur une crête, un homme veillait ; après l'avoir examiné à la jumelle, nous nous rendîmes compte que non seulement il n'était pas armé, mais encore que notre présence ne semblait nullement l'intéresser.

Personne d'autre ne se montrait.

— Le lever du soleil doit encore être trop tôt pour ces paresseux-là... pensai-je.

— Seth, dit Hewitt d'un ton sec de commandement, voilà l'endroit et le moment... allez.

Nous glissâmes de chaque côté de l'étroit défilé ; les "longues cornes" passèrent entre nous. Du point où nous nous trouvions jusqu'au camp il n'y avait qu'une courte portée de fusil... Et c'est à des coups de fusil que je m'attendais.

Au moment où le dernier eut dépassé le nez de nos chevaux, Hewitt donna le signal.

Il tira en l'air deux coups de pistolet ; nous nous mîmes à faire un raffut infernal, tirant, hurlant comme des Iroquois ivres de whisky, de meurtre et de carnage, faisant claquer nos longs fouets devant les yeux des taureaux.

Complètement fous, ceux-ci levèrent ensemble leurs queues, baissèrent la tête et foncèrent comme une avalanche vers le camp.

Je piquai des deux, ma carabine prête à la riposte. A ma gauche, Hewitt galopait à tombeau ouvert, suivi des cow-boys.

Soudain l'homme qui était grimpé sur l'échafaudage du puits de pétrole leva le bras.

J'eus l'impression que la foudre tombait sur moi ; devant mon cheval une énorme colonne de terre monta vers le ciel dans un bruit de tonnerre ; une masse tourbillonnante de boue, de poussière, de taureaux, de buissons, de mottes d'herbe et de rochers pulvérisés.

Il me semble que je montais le cheval "bronco" le plus vieux qu'il m'ait jamais été donné d'enfourcher ; je fus désarçonné et jete en l'air ; puis le sol, à son tour, monta au-devant de moi, m'atteignit avec une violence formidable, je perdis aussitôt connaissance.

Quand je revins à moi, j'étais allongé sur une paille dans un hangar à machines ; le jeune Jimmy Miles était penché sur moi.

— Ne vous agitez pas, "vieux chevronné", fit-il. Vous êtes blessé.

— Que... que s'est-il passé ?

— La nuit dernière, je pense, ces pétroliers de malheur installèrent une mine avec cette nitroglycérine dont ils se servent pour faire sauter des pans de rochers. L'explosion a failli vous enterrer ; elle a chassé vos camarades — et il a de quoi. Les hommes d'ici vous ont ramassé et porté ici.

— Et vous, mon garçon, que faites-vous là ?

— Après vous avoir quitté, je suis monté ici ; ces gens refusèrent de me laisser poursuivre mon chemin et m'employèrent aussitôt à la pompe.

Il se tut et acheva de me panser du mieux qu'il pouvait ; j'avais l'épaule déchirée et luxée, une blessure à la tête, et fort probablement deux côtes fracturées à droite.

Une silhouette encadra soudain la porte d'entrée. J'aperçus alors l'entrepreneur en chef des travaux, Hoss Mathews, un colosse rougeaud, muselé comme un grizzly. Son visage tanné n'avait rien de rassurant ; un nez en bec d'aigle, une mâchoire de carnassier, des yeux gris fer perçants qui semblaient vouloir rechercher les péchés de vos ancêtres, une voix qui roulait les mots comme un torrent roule les galets.

— Petit putois, dit-il à Jimmy, tu as assez joué à l'infirmer avec ce particulier ; retourne à ta pompe et à ton tuyau.

Jimmy tapota mon bras et sortit ; à la porte, l'autre lui décocha une bourrade qui faillit l'envoyer rouler sur les cailloux.

— Hoss ! dit un grand gaillard en entrant, nous avons utilisé la moitié de la nitroglycérine et...

— Ça va, je sais ce que vous pensez, coupa Hoss à voix basse ; le vieux Trumbull...

Je ne pus entendre la fin de la phrase. Mais je vis le vieux Trumbull et son troupeau arriver à Barley Flats, occupant le pâturage et ruinant mon patron...

Ce hangar aux machines n'avait rien de la salle d'hôpital. Il tremblait, était secoué en tous sens par les moteurs et les transmissions et, de plus, empestait ; j'en avais la nausée. Un moteur à pétrole fournissait du courant à une dynamo qui alimentait un distributeur monté sur une planche fixée sur un trépidé. Je lançai un morceau de bois dans la direction de ce tableau d'allumage, espérant détraquer quelque chose et pouvoir dormir un peu. En vain. Il fallut me résigner ; fiévreux, moulu je finis par m'abandonner à la torpeur qui me gagnait.

Un bruit de voix me réveilla. Le soleil était à son déclin.

Mathews et ses acolytes étaient à quelques mètres de la porte, reliant un long tuyau de la chaudière à l'échafaudage du puits. Mathews parlait ; ce qu'il me fut permis de comprendre, me fit frissonner.

— Cette nuit, disait l'homme, ces toucheurs de boeufs du "Box W" sont fort capables de vouloir forcer la passe, mais cette fois en tapinois. Nous allons installer un projecteur sur l'échafaudage afin de bien les repérer. Nous les laisserons approcher tout près. Après quoi, nous leur enverrons tout ce que nous pourrions de vapeur brûlante et d'eau bouillante. Ça devrait les peler comme des porcs, tout vivants.

L'un d'eux tourna la manette.

Aussitôt du bac qui terminait le tuyau, un véritable geyser d'eau bouillante et de vapeur jaillit à une distance considérable. C'était pire que des balles !

Jimmy Miles m'apporta de la nourriture, mais je ne pouvais en manger.

— Mon petit lui dis-je à voix basse, mes camarades vont donner l'assaut à ce camp cette nuit ; ils vont se jeter en plein sur cette conduite de vapeur.

Il ne broncha pas.

— Il faut les prévenir... dit-il simplement.

— Mais comment ?

— Je n'en sais encore rien. Ce ne sera pas facile. Mathews a installé un projecteur et posté deux hommes armés à côté. Dites-moi... ne pourriez-vous point trouver un moyen de savoir quand vos amis approcheront du camp ?

— Non... à moins que... En réfléchissant bien, je crois que Sam Hewitt essaiera de me prévenir de son approche afin de me permettre d'être prêt. Nous avons un vieux signal... des glapissements de coyote. Pourquoi ?

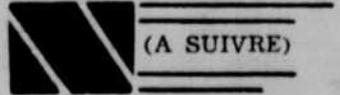
Il alla vers le tableau d'allumage et l'examina.

— Si nous pouvions éteindre leur projecteur au moment où vos camarades seront à proximité...

Il s'arrêta net : deux mineurs venaient d'entrer.

Eteindre le projecteur, pensai-je, avec ces brutes dans le hangar ?

Les hommes fixèrent des fils électriques au tableau et établirent un circuit ; après quoi ils se retirèrent.



L'Autriche

SOUS LA BOTTE DE l'Allemagne



Le dernier discours de Schuschnigg au parlement autrichien. Après avoir commenté la portée des accords de Berchtesgaden, Schuschnigg dit: "J'ai confiance en Dieu qui n'abandonnera pas notre patrie".



L'archiduc OTHON, héritier de la couronne d'Autriche, a vu s'envoler ses derniers espoirs de restauration, par suite de la prise de son pays par l'Allemagne.



Lorsque des chars d'assaut comme ceux-ci traversèrent la frontière austro-allemande, vendredi dernier, le chancelier Schuschnigg démissionna, ce qui mit fin à la résistance autrichienne contre l'Anschluss.



M. Léon BLUM, le nouveau premier ministre de France, a dit hier que la France ne craindra pas de recourir à la force pour faire respecter l'ordre en Europe et que la France interviendra militairement si Berlin veut nazifier la Tchéco-Slovaquie.



M. SEYSS-INQUART, le chef des Nazis autrichiens, qui a appelé les troupes allemandes dans son pays, après la démission du chancelier Schuschnigg.



M. Edouard BENES, président de la Tchéco-Slovaquie, pays qui compte de nombreux Allemands. Les Tchéco-Slovaques, dit-on, résisteront à toute tentative allemande d'absorber leur pays.



M. Adolf HITLER, chancelier allemand, a retrouvé son pays dans l'une des plus extraordinaires circonstances que connaisse l'histoire, soit l'absorption de l'Autriche par l'Allemagne.



Neville CHAMBERLAIN, premier ministre d'Angleterre, a déclaré hier que l'Anschluss donnait à son pays une nouvelle raison pour accroître ses armements. On sait que Londres a protesté, mais que Berlin a rejeté cette protestation.

"Nous cérons à la violence", a proclamé le chancelier Schuschnigg dans une proclamation à la nation autrichienne, vendredi dernier, alors que Hitler lui avait ordonné de démissionner.



M. Wilhelm MIKLAS, président de l'Autriche depuis 10 ans, a été déposé de ses fonctions par la nouvelle administration allemande.

Benito MUSSOLINI, dictateur italien, incapable d'empêcher l'Anschluss, essaie d'en tirer le meilleur parti possible.